

ANNIE

la femme aux 200 foyers



ANNIE  
la femme aux 200 foyers

La vie d'Annie Jaeger  
racontée par elle-même

*Présentation de  
Clara Jaeger*

EDITIONS DE CAUX  
LUCERNE

Ce livre a été publié  
dans sa version originale par  
Grosvenor Books, Pinner, Middlesex  
sous le titre de  
ANNIE

Traduit de l'anglais

Décembre 1969

© Editions, Théâtre et Films de Caux SA, Lucerne

Tous droits réservés

Imprimé par les soins des Imprimeries Réunies, Lausanne

Printed in Switzerland

## PRÉFACE

« Pauvre, elle en a enrichi plusieurs; n'ayant rien, elle possédait toutes choses. » Toute la vie d'Annie Jaeger peut se résumer en ces quelques mots. Pendant 58 ans, elle mena une existence sans histoire dans la banlieue ouvrière de Stockport, près de Manchester, où elle tenait une petite boutique. Puis elle passa par une expérience qui la transforma et rendit son nom légendaire.

En 1967, le Théâtre de Westminster à Londres a présenté, plusieurs mois durant, une pièce musicale intitulée *Annie* (livret d'Alan Thornhill, musique de William Reed) grâce à laquelle des milliers d'Anglais ont appris à la connaître et à l'aimer.

Lorsqu'elle était en Amérique, vers la fin de sa vie, des amis lui demandèrent de noter ses souvenirs. Ce récit est en grande partie tel qu'elle l'a rédigé elle-même; je l'ai complété à l'aide des notes contenues dans ses carnets et de mes souvenirs personnels.

J'ai vécu à ses côtés les dernières années de sa vie. En 1944, elle vint dans ma famille et c'est là qu'elle devait mourir. Avec des milliers d'autres, j'ai contracté envers elle une dette dont nous ne pourrons

jamais nous acquitter. Ce livre veut simplement faire partager à une nouvelle génération les richesses qu'elle nous a données.

*Clara Jaeger*

## TRANSFORMATION DE CHAPEAUX

Je suis née le 18 mai 1875 dans une ville appelée Stockport, à dix kilomètres environ de Manchester. Mon père venait de Whitechapel, dans la banlieue est de Londres, et ma mère était de Leighton Buzzard, dans le Bedfordshire.

Après leur mariage, mes parents vécurent pendant quelque temps à Luton, métropole des chapeaux de paille et de feutre. Un jour, quand j'étais toute petite, j'avais été en ville et j'avais vu les femmes tresser la paille à domicile. Souvent elles étaient assises sur le pas de leur porte; les unes utilisaient des brins de paille très fins, d'autres tressaient des pailles plus larges, les tirant d'un paquet serré sous leur bras. Lorsqu'elles avaient tressé 25 à 35 mètres de paille, elles allaient les vendre au marché.

Mon père et ma mère travaillaient dans la même entreprise. Mon père mettait les chapeaux sur la forme, et ma mère, dans une petite pièce à part, confectionnait les modèles que l'on reproduisait ensuite dans les ateliers. A l'époque, beaucoup de gens portaient des chapeaux. Quand ma mère me racontait ses souvenirs, j'étais fière d'elle: elle

semblait capable de faire n'importe quoi. Elle me fabriquait des chapeaux miniature, et tous les nouveaux modèles qu'elle concevait se traduisaient par un petit chapeau pour ma poupée.

Puis mes parents ouvrirent un atelier de réparations de chapeaux à Stockport. Au début, les affaires marchaient bien et mon père n'arrivait pas à suffire à la demande. Une petite sœur arriva, puis un petit frère. Nous eûmes tous les trois la rougeole et mon petit frère en mourut. Je me vois encore à l'enterrement, debout entre les genoux de mon père, dans une petite robe noire à manches bouffantes.

J'aimais beaucoup mes parents, surtout mon père. Je me souviens d'avoir entendu cette remarque, qui m'avait comblée de joie, un jour qu'il m'emmenait en promenade : « Il y tient comme à la prune de ses yeux ! »

Puis ma mère devint de plus en plus triste. Une fois, elle m'envoya chez le droguiste. Il y avait plus de monde que de coutume dans la boutique. Comme j'étais petite, personne ne me remarqua, mais je compris qu'on parlait de mon père. Dès que le droguiste m'aperçut, il fit taire les gens. J'avais peur de raconter à ma mère ce que j'avais entendu, car elle avait un air si effrayé.

Maman était une femme fière, et elle ne laissait jamais voir ses sentiments ; pourtant, je savais que quelque chose n'allait pas.

Un beau jour, un samedi, mon père nous avait promis, à ma sœur et moi, de nous emmener voir les magasins ; nous nous en faisons une fête. Nous

attendions donc, toutes prêtes, mais il n'arrivait pas. Alors, nous sommes parties à sa rencontre. Et voilà qu'au tournant de la rue, nous l'avons vu s'écrouler sur la chaussée. Nous sommes reparties à toutes jambes vers la maison pour dire à maman que papa était malade. « Montez dans votre chambre, nous dit-elle, et n'en bougez pas jusqu'à ce que je vienne. » Je compris alors pourquoi maman avait l'air si triste; les propos des gens à la droguerie étaient vrais: mon père était ivre.

Mon père voyageait beaucoup, allant chercher les commandes chez les modistes de Manchester, Liverpool, Ashton, Hyde, Denton. Une fois le travail exécuté, il le rapportait et encaissait l'argent. Mais arrivé à la maison, il ne lui en restait presque plus: il l'avait dépensé. Nous étions au bord de la faillite. Nous ne pouvions plus payer notre loyer; le droguiste qui nous fournissait le matériel de travail nous avait fait un large crédit et les dettes s'accumulaient. Maman alla trouver le propriétaire de notre maison, qui abritait également notre entreprise, et lui expliqua toute la situation. « Je sens que je peux vous faire confiance, lui dit-il. Vous me rembourserez quand vous pourrez. » Grâce à un travail acharné, ma mère réussit à payer toutes les dettes.

Mon père dut chercher du travail ailleurs et il finit par dénicher un emploi dans une fabrique de chapeaux en ville. Je lui apportais parfois son petit déjeuner, car il commençait son travail à six heures du matin et mon école n'était pas loin.



Un jour, voyant que mon père ne rentrait pas, je partis à sa rencontre. Je commençai par aller voir s'il n'était pas au café ou au bistrot voisin. Il n'y était pas. Je poussai mes recherches vers un autre bistrot, l'*Auberge de la Chapelle*, puis vers un autre plus éloigné, qui s'appelait *A la Cloche Bleue*. Il ne s'y trouvait pas non plus. Alors, un peu tremblante, je me dirigeai vers un endroit très chic à l'enseigne de l'*Hôtel du Commerce* et, là encore, on me répondit qu'il n'était pas là. Je me remis en route. Juste en face de son lieu de travail, il y avait un café, *Chez Georges*. Il était là, accoudé au bar. Il fut si surpris de me voir qu'il s'excusa auprès de ses copains et rentra à la maison avec moi; j'étais aux anges.

Un beau jour, d'énormes affiches annoncèrent une campagne d'évangélisation, qui serait menée par un Américain, Richard Thomas Booth. Les réunions devaient avoir lieu dans un vieux moulin désaffecté. On avait fait des bancs grossiers et le plancher était couvert de sciure.

Ma mère assista à la première séance avec une de mes tantes. Elles en revinrent toutes deux avec une carte sur laquelle elles avaient signé l'engagement, avec l'aide de Dieu, de ne plus toucher une goutte d'alcool. Cette décision amusa énormément mon père, car maman n'avait jamais goûté ni liqueurs ni boissons!

Un peu plus tard, mon père déclara que nous irions tous à une de ces réunions et, malgré mon jeune âge, je fus surprise de l'intérêt qu'il y prit. Je n'en comprenais pas encore toutes les implications, mais

je savais que quelque chose se passait en lui : un soir, il signa la tempérance, et ma sœur et moi aussi. (J'ai gardé ma carte jusqu'à ce jour.)

Cette décision représentait un grand changement pour mon père, mais il alla plus loin : il voulut que tous ses camarades, qui aimaient bien la bouteille, y renoncent aussi, et beaucoup le firent. Lui-même ne revint jamais sur sa promesse, qu'il devait tenir plus de quarante ans.

Il devint un homme différent, « converti », comme on disait alors. Ma mère n'osait y croire. Tendue, surmenée, elle se durcissait de plus en plus. Je ne comprenais pas ce qui les séparait et je plaignais mon père, trouvant que maman n'était pas gentille. Mon père essayait par tous les moyens de racheter ses colères passées, mais ma mère n'était pas femme à pardonner si facilement.

Entre-temps, notre famille s'était augmentée de deux frères et d'une sœur, puis les parents de ma mère vinrent habiter chez nous, ce qui ne facilita pas les affaires. Ma grand-mère était une femme remarquable, mais elle avait la langue bien pendue. Je vois encore le jour où elle voulut rapporter à mon père une sottise de mon petit frère, et où mon père lui répliqua calmement : « Voyons, mère, nous ne pouvons pas mettre une vieille tête sur de jeunes épaules. Du reste, je ne le voudrais pas. On n'est jeune qu'une fois ! » Ce fut un choc pour ma grand-mère, qui était loin de s'attendre à cette rebuffade. Mon grand-père mourut peu après, mais ma grand-mère devait vivre jusqu'à quatre-vingt-quatorze ans.

Tous ces éléments ont joué un grand rôle dans ma vie. La nuit, je passais de longs moments éveillée, à me demander comment changer ma famille. Mais personne, pas plus à l'église qu'à l'école du dimanche, ne s'intéressait à ce genre de problèmes.

J'avais des tas d'amis, mais je ne leur parlais jamais de ma famille. Quand nous les invitions pour des soirées de musique, ils ne voyaient pas non plus ce qui se passait dans les coulisses.

A l'époque, je travaillais dans l'entreprise qui appartenait à ma mère et à ma tante. J'étais responsable de la boutique, je prenais les commandes et renvoyais les travaux exécutés. Souvent, je travaillais de huit heures du matin à dix heures du soir. Il n'y avait pas alors les lois d'aujourd'hui!

Je me rappelle mon premier salaire: cinq shillings par semaine. Je courus jusqu'à la maison le montrer à maman, sans même penser que c'était elle, autant que ma tante, qui me payait ainsi! Je gardais chaque semaine six pence (30 centimes) comme argent de poche et, après la collecte du dimanche, il ne me restait pas beaucoup à dépenser pour le cinéma!

J'aimais mon travail, j'étais en bonne santé, je travaillais dur. Oui, j'étais toujours à pied d'œuvre.

## MON FIANCÉ

Maintenant, mes sœurs avaient atteint l'âge d'aider et travaillaient à la même usine que mon père. Elles décoraient les chapeaux. Etant donné qu'un oncle, son fils et son petit-fils travaillaient également dans cette manufacture, c'était presque une affaire de famille!

Il y avait des périodes où les affaires marchaient bien dans notre boutique. A l'époque, les chapeaux de dames étaient chers. On ne pouvait pas s'en payer un à chaque nouvelle saison, aussi les faisait-on teindre ou transformer, et l'on obtenait à peu de frais un couvre-chef quasi neuf. Les chapeaux d'hommes étaient en velours de superbe qualité, qu'on appelait du velours autrichien. Ils étaient chers, mais pratiquement inusables. Ainsi, lorsqu'un propriétaire en avait assez du sien, il le passait à son épouse ou à sa sœur, qui le faisait transformer pour elle.

Pendant ces périodes de grande activité, mon père venait à la rescousse et il était alors payé à l'heure, comme un manœuvre. C'était un ouvrier extrêmement habile et j'étais fière de lui. Je savais qu'on pouvait compter sur lui. Je n'avais qu'à épinglez sur

les chapeaux une petite note indiquant le genre de travail à exécuter; mon père y passerait la nuit entière s'il le fallait, mais ce serait fait.

Nous faisons tous partie d'une société de tempérance et nous, les enfants, étions très actifs. Nous avons promis de ne pas boire, de ne pas fumer, ni de jouer pour de l'argent. Nous avons appris à diriger des réunions de jeunes. Nous allions aussi faire des visites et distraire les gens chez eux. Ce genre de travail et de sacrifices apporta un changement chez bien des personnes, et même dans des familles entières.

J'avais une jolie voix et je chantais passablement. Mes parents dépensèrent une somme coquette pour des leçons de chant, et presque tous les dimanches je chantais à l'une ou l'autre des réunions que le Mouvement de Fraternité Nationale tenait dans le Lancashire. J'adorais cela, et mon père prenait également une part active à cette organisation.

C'est alors que je rencontrai celui qui devait devenir mon mari, Charles Jaeger. J'étais à une réunion avec mon père. Il y avait un chœur excellent et je me rappelle avoir été frappée par une nouvelle voix qui s'envolait, si claire, au-dessus des autres. On me dit que c'était un nouveau ténor, venu de Liverpool. Il était ébéniste et allait habiter chez sa sœur, que je connaissais vaguement. Il se lia d'amitié avec le directeur du chœur, qui se trouvait être mon professeur de musique.

Mes amis commencèrent à me taquiner sur la manière dont ce jeune homme me dévorait des yeux;

mais cela m'inquiétait peu : il était plus âgé que moi et ce n'était pas le genre d'homme qui m'attirait. Il avait l'air si sérieux — alors que moi j'aimais bien la plaisanterie. Pourtant, quand il riait, il avait un rire franc et contagieux.

Après la fermeture du magasin je portais les paquets au bureau de poste et je le voyais régulièrement arriver à ma rencontre. Vite j'enfilais une autre rue ! Mais quand je revenais de la poste, voilà qu'il m'attendait encore à un endroit où je ne pouvais guère l'éviter. C'est ainsi que nous jouions à cache-cache.

Lorsqu'une de mes sœurs fêta son vingt et unième anniversaire, il se trouvait parmi les invités. Il anima la fête en chantant et en jouant du violon ; un vrai boute-en-train !

Il commençait à m'intéresser, mais mes parents ne voyaient pas d'un bon œil les marques d'attention qu'il m'accordait. Souvent, je m'en voulais de la cruauté avec laquelle je me jouais de ses sentiments. En fait, j'avais peur de ma mère, qui savait blesser d'un petit mot ou d'un regard. J'étais devenue une sorte de « fille aînée permanente », que sa mère désirait garder à la maison.

J'étais toujours la première levée le matin et préparais le petit déjeuner pour la famille ; nous étions sept. Il me fallait aussi astiquer toutes les chaussures, surtout celles de mon père. J'ai toujours eu horreur de voir des gens aux souliers crottés, et je me faisais un point d'honneur de ne jamais partir au travail sans avoir ciré mes chaussures.

« On peut juger quelqu'un à ses chaussures », avait déclaré un jour ma grand-mère et je me l'étais tenu pour dit.

Lorsque j'avais dix-neuf ans, je chantais dans le chœur de la plus grande école du dimanche du monde, celle de Stockport (4000 élèves); trois jeunes gens venaient souvent me raccompagner. L'un d'eux organisa une soirée chez lui et sa famille m'invita. Je n'en dis rien à mes parents et n'y allai pas. A neuf heures du soir, j'étais déjà couchée lorsque ses sœurs passèrent à la maison demander la raison de mon absence. Je vois encore l'air stupéfait et courroucé de ma mère. Elle m'en voulait de ne pas lui avoir parlé de cette invitation — car c'était une famille influente de la ville. Leur fils épousa une autre Annie et occupe aujourd'hui une belle situation comme contrôleur des postes.

Le second était étudiant. Nous avions grandi ensemble et sa sœur était ma meilleure amie. Un jour, ma mère trouva une lettre de lui qui m'était adressée et mit fin à notre idylle. Pourtant, nous sommes toujours restés bons amis. Lui aussi épousa une Annie.

J'admirais beaucoup le dernier, inspecteur d'assurances; quand il m'envoya un cadeau d'anniversaire, il me fallut le rendre, ce qui mit un terme à nos relations. Lui aussi épousa une Annie!

Une sorte d'amitié se noua petit à petit entre Charles et moi. Je le rencontrais en secret, par crainte de ma mère.

Je n'étais jamais allée au théâtre. Une fois, Charles m'y emmena. Il y avait de la musique et des chants

merveilleux. Cela me fit un plaisir fou. Mais ensuite, hélas, ma mère me le fit chèrement payer par son silence et son air offensé. J'avais près de 25 ans pourtant et j'étais assez grande, apparemment, pour savoir ce que je faisais.

Notre amitié grandissait de plus en plus, et un jour, Charles m'emmena prendre le thé chez sa sœur. A ma grande surprise, j'y trouvai également sa mère et deux de ses frères. Ils me chantèrent *Voici Noël* en allemand, de leurs voix magnifiques. Je n'oublierai jamais ce moment. Sa mère était une femme fort sympathique et elle s'entendait très bien avec son fils. Il me parlait d'elle avec beaucoup d'affection. Il n'avait pas connu son père et ne sut jamais s'il était mort ou ce qu'il était devenu, car cela bouleversait trop sa mère d'en parler. Leurs familles — les Jaeger et les Martern — avaient quitté l'Allemagne quand leurs parents étaient encore enfants, pour s'installer à Liverpool. Ils y avaient suivi une école allemande et s'y étaient mariés, si bien que tous leurs enfants étaient nés à Liverpool, y compris celui qui devait devenir mon mari.

Puis Charles prit l'habitude de me raccompagner. Parfois il me laissait au portail, mais il cherchait petit à petit à se faire recevoir dans la famille. J'étais heureuse en sa compagnie, mais je vivais dans l'angoisse constante que quelqu'un ne le blesse par une remarque désobligeante. Mon frère aîné ressemblait à ma mère et il lançait des pointes assez blessantes. Un soir, à dîner, il engagea la discussion. Il croyait faire de l'esprit, mais fit si bien qu'en



partant Charles déclara: « Je ne reviendrai plus; c'est inutile d'insister. »

Et il ne remit plus les pieds à la maison de longtemps. Cela ne me facilitait pas les choses, car il exigeait que ce soit moi qui aille le retrouver. Quelquefois, mes besognes ménagères m'empêchaient d'être à l'heure au rendez-vous; Charles, toujours ponctuel, se mit à me reprocher de me soucier davantage de ma famille et de ce qu'elle pensait de moi, que de lui. Je l'assurai du contraire, mais il était difficile à convaincre.

Peu après, nous décidâmes de nous fiancer. En rentrant à la maison, ma bague de fiançailles au doigt, je ne me sentais guère capable d'affronter les remarques que je pressentais. C'était l'heure du dîner et, en m'asseyant à table, j'étais embarrassée et tâchai de dissimuler ma bague. Mes sœurs sourirent de mon manège, mais maman demanda à sa manière brusque: « Qu'est-ce qui te prend? Qu'est-ce que tu essaies de cacher? » Alors, je dus tout dire. Ma mère ne souffla mot, mais son regard en disait long. Cela détruisit mes meilleures intentions et m'éloigna de plus en plus de ma famille.

J'étais résolue à ne pas céder. Mon frère cadet était le seul à faire preuve de compréhension. Nous nous étions toujours bien entendus et les liens d'affection qui existaient entre nous se consolidèrent encore, tout comme entre lui et mon fiancé.

Partout où j'allais, l'inquiétude me suivait, influait sur ma santé et me rendait très malheureuse. Mon fiancé disait: « Pourquoi ne pas nous marier et

sortir de cette situation? » Mais j'avais trop peur. Il me le demanda plusieurs fois, tant et si bien qu'à la fin il déclara: « Bien, va de ton côté et moi du mien jusqu'à ce que tu sois prête. Mais souviens-toi bien que je n'ai nullement l'intention d'épouser ta famille! »

Pendant un certain temps, nous ne nous sommes donc plus guère vus. Nous nous rencontrions à des concerts ou des soirées, et il n'était pas facile de savoir que dire devant nos amis, mais mon fiancé se montra très beau joueur et ne critiqua jamais ma famille en public.

Jusqu'à l'âge de vingt et un ans, je n'avais reçu pour tout argent de poche qu'un shilling par semaine. Il n'y avait pas là de quoi réaliser des économies. Plus tard encore, il me fallait payer ma pension, ce qui me laissait peu de chose pour mon usage personnel. Je ne possédais rien qui fût vraiment à moi. De jolis vêtements, oui, j'en avais en quantité, parce que nous en avions toujours eu; mais toutes mes amies fiancées, qui se préparaient au mariage, avaient un trousseau tellement plus fourni! Dans tous les domaines, la peur me paralysait.

Un jour, mon fiancé eut un accident de travail. Par mégarde, quelqu'un renversa de l'essence sur des copeaux et laissa tomber une allumette enflammée qui mit le feu à l'atelier. En essayant de l'éteindre, il eut les yeux brûlés. Pendant quelque temps, on craignit pour sa vue, puis il se rétablit et trouva un travail en ville chez un ébéniste.

Il logeait alors chez des drapiers de nos amis. Ils étaient sur le point de déménager et offrirent de nous remettre leur boutique. C'est ainsi que, finalement, nous avons décidé de nous marier, un certain dimanche matin à huit heures.

## PÈRE ET FILS

Nous n'avions pas consulté ma famille, mais, la décision prise, je rentrai à la maison sans aucune crainte. J'en fis part à ma mère. Voyant qu'elle ne pourrait plus empêcher mon mariage, elle se mit en quatre pour le faire réussir! Elle nous donna des quantités de choses pour monter notre ménage.

Mon fiancé n'aimait guère les cérémonies, aussi est-ce dans l'intimité que notre mariage fut célébré. Mon père, malade, ne pouvait me conduire à l'autel. Mon frère aîné le remplaça, et j'en fus très heureuse.

Cela représentait beaucoup pour mon mari d'avoir enfin son foyer, et nous l'installâmes ensemble. Mais une chose me tracassait: je n'avais aucune dot, et dès le début de notre vie conjugale, je dépendis entièrement de lui. Ma famille n'en éprouva aucun souci, car elle savait que mon mari, lui, avait de l'argent.

Charles entreprit avec moi de rajeunir notre magasin. Il fabriqua des rayons, modernisant la vieille boutique et la rendant aussi attrayante que possible. Ayant acheté un stock de jolis modèles,

je me faisais un point d'honneur de soigner l'étalage. Mon mari était enchanté et m'en complimentait en rentrant de son travail.

Pourtant, cela ne m'occupait pas suffisamment. J'avais été habituée à travailler dur, et l'intense activité des années précédentes me manquait. C'est pourquoi nous décidâmes d'entreprendre la rénovation des chapeaux. Ma tante s'était retirée des affaires, ainsi que maman. Nous reprenions donc leur clientèle et nous avons appelé notre magasin: *A la vieille enseignes*. Nos affaires grandirent rapidement, car d'anciens clients arrivaient de partout. Quand des teinturières ou des modistes n'arrivaient pas à suivre, on nous envoyait des chapeaux à rafraîchir. Nous accordions des prix de gros. Il y avait entre nous une merveilleuse coopération.

Mon mari avait étudié la chimie et s'entendait à fabriquer les couleurs. En rentrant le soir, il se mettait à teindre les chapeaux. Dans notre arrière-cour, il y avait d'énormes baquets de teintures de toutes les nuances. Il fallait voir la miraculeuse transformation de ces vieux couvre-chefs fanés, lorsque mon mari les avait teints! Il se fit un nom dans le métier.

Quant à moi, je travaillais plus que jamais. Il me fallait à présent transformer également les chapeaux et les mettre en forme. Il nous arrivait d'en avoir une centaine par semaine, aux périodes de pointe. Nous avions besoin de formes en bois pour les chapeaux, et c'est mon mari qui les fabriquait, selon mes instructions.

Charles avait décidé de mettre chaque mois une certaine somme de côté, prise sur les bénéfices du magasin. Il ne me disait jamais combien il gagnait, si bien que je commençai à avoir un sentiment de malaise, qui se développa peu à peu en un ressentiment inconscient, car je devais joindre les deux bouts avec très peu d'argent.

D'abord, je pensai que cela s'arrangerait, et j'étais trop fière pour avouer ce que je sentais. Mais, au bout de quelques mois, je me rendis compte que ce serait toujours comme cela. Mon amertume augmenta, car moi qui travaillais tant, je devais encore présenter mes comptes et le bilan du magasin en fin de semaine ! Je le faisais de moins en moins volontiers et l'argent continuait à partir pour la banque, sans la moindre considération pour ma pauvre petite personne.

Puis un heureux événement s'annonça, et j'étais ravie, me disant que cela allait faciliter les choses. Pas du tout ! Je dus me contenter de la somme avec laquelle j'avais su me débrouiller jusqu'alors.

Nous avions un tel travail que je n'osais rien promettre à mes clients, mais ils me laissaient quand même leurs chapeaux. Ma mère vint nous aider pendant un mois.

Enfin, le 25 avril 1912, notre fils naquit. Mon mari était fou de joie et tout le monde le taquinait à ce sujet. Comment allions-nous appeler le bébé ? Ses deux grands-pères s'appelaient Georges. Nous optâmes pour William-Georges.

Pendant ses premiers mois, notre bébé fut une énigme pour nous tant il pleurait. Notre médecin

était un ami de mon mari, un Indien. C'était le premier enfant qu'il avait mis au monde, si bien qu'il portait à William un grand intérêt. Lorsqu'il passait devant la boutique, il jetait un coup d'œil à l'intérieur. S'il me voyait entourée d'une nuée de clients, il attrapait le bébé et l'installait dans son landau sur le trottoir, disant qu'il avait besoin d'air. Il ne comprenait pas pourquoi cet enfant pleurait tellement et changea son régime plusieurs fois. Le bébé était très fort et se débattait si bien qu'un beau jour il m'échappa et tomba sur le plancher. Je vois encore la tête de son père: il était sûr qu'il s'était tué.

Un peu plus tard, une amie me dit: « Je sais bien ce que je ferais s'il était à moi! Tu le laisses mourir de faim, ton bébé! » Elle avait élevé plusieurs enfants et mon mari avait grande confiance en son jugement. Comme je devais retourner à mes clients, elle dit: « Laisse-moi faire! » Elle prit un morceau de pain et le réduisit en bouillie avec un peu d'eau chaude. Puis elle le fit cuire avec un morceau de beurre et du sucre. Lorsque je revins du magasin, William se léchait les babines avec un air de profond contentement. Pour la première fois en six mois, il dormit toute la nuit!

Le lendemain, je taquinai notre médecin en lui disant que les docteurs ne savent pas tout! Inutile de dire que William grandit et prospéra. C'était un enfant plein de vie, qui réjouissait le cœur de ses parents. Il adorait la musique et quand son père jouait du violon, il criait: « Encore! Encore! »

Puis il se mit à marcher. Il était presque aussi large que haut, et tombait, entraîné par le poids de sa tête!

Notre affaire prenait de plus en plus d'extension. J'avais très peu de temps pour sortir et c'est une fillette, Lily, qui, après l'école, venait promener William.

Quand la guerre de 1914 éclata, le travail redoubla. J'étais debout dès l'aube et abattais presque une journée de travail avant le petit déjeuner, afin de pouvoir me consacrer également à William. Puis mon mari tomba malade. Il faillit mourir d'un empoisonnement causé par du poisson avarié. Cela dégénéra en dépression nerveuse.

Tandis qu'il était ainsi malade, deux hommes vinrent le demander. Je savais que c'étaient des agents en civil, car j'en connaissais un. Je leur demandai si je pourrais répondre à la place de mon mari, car il était malade. Je savais qu'on internait les Allemands qui n'étaient pas naturalisés et soudain la peur m'envahit. Comme ils insistaient pour le voir, je les fis entrer, mais leur dis: « Si vous êtes venus chercher mon mari, alors vous devrez aussi me prendre avec le bébé. » C'était bête d'avoir peur pour Charles, puisque je savais qu'il était né à Liverpool, mais encore fallait-il qu'il puisse le prouver.

L'agent que je connaissais répliqua: « Ne dites pas de bêtises! » Or, en les voyant entrer, mon mari me glissa à l'oreille: « Ne crains rien. Ils ne pourront rien me faire. » Il exhiba son certificat de naissance et l'acte de mariage de ses parents. Vous auriez dû voir



la tête des policiers ! Ils se confondirent en excuses et dirent qu'ils se demandaient qui avait bien pu leur jouer ce tour.

On nous raconta par la suite qu'une de nos connaissances s'était rendue au commissariat, avait parlé d'un évadé allemand et donné notre adresse. Ses deux fils ayant dû partir à la guerre, elle détestait tout ce qui avait trait à l'Allemagne. Mais un an plus tard, elle vint s'en excuser et elle s'alarma de voir la gravité de l'état de mon mari. Il avait dû renoncer à travailler, ce qui impliquait pour moi une grosse responsabilité : j'avais désormais à assurer notre existence à tous les trois.

Un matin, une voisine accourut nous annoncer que la foule allait venir briser nos vitrines et celles de notre voisin, le joaillier. Celui-ci était un Allemand qui ne s'était pas fait naturaliser, mais qui vivait dans notre ville depuis quarante-six ans. Son frère avait même été Lord-Maire de Londres.

Mon mari se leva, tout malade qu'il était, pour prévenir le joaillier ; ensemble, ils se rendirent au commissariat pour se placer sous la protection de la police. Ils bénéficièrent de cette protection pendant deux ans. Plusieurs magasins furent mis à sac, mais il n'arriva rien aux nôtres, malgré les foules menaçantes qui s'approchaient parfois la nuit.

La persécution augmentait. En passant devant le magasin ou en me croisant dans la rue, les gens me lançaient : « Sale Boche ! » Un jour, mon mari entendit une femme m'apostropher ainsi. Il la suivit et lui dit : « Traitez-moi comme vous voudrez, mais

je ne tolérerai pas qu'on persécute ainsi ma femme. » Plus tard, son mari rentra du front, blessé. Un jour, il vint avec elle à notre magasin pour lui acheter un chapeau. Elle nous fit des excuses et devint une amie. Beaucoup de gens nous conseillaient de changer notre nom en « Hunter », qui correspond en anglais au mot « Jaeger ». Mais mon mari répliquait : « Pour quoi faire ? Je n'ai pas honte de mon nom. »

Notre fils subissait le même genre de brimades, à l'école comme pendant ses jeux. Un jour, des gamins le firent tomber de son tricycle en l'appelant : « Sale petit Boche. » Courant vers son père, William lui demanda : « Papa, c'est vrai que je suis un sale petit Boche ? — Et même si tu l'étais ? » dit son père. Alors l'enfant répondit vaillamment : « Ça ne me ferait rien à moi, si vous en étiez, toi et maman. »

A huit ans, il entra à l'école primaire. Il était grand et fort pour son âge. L'affection et la franchise qui unissaient père et fils étaient la chose la plus merveilleuse qu'on pût voir. Et elles s'approfondissaient de plus en plus.

Moi aussi, j'éprouvais pour mon mari et mon fils une affection sincère et profonde, mais je n'arrivais pas à l'exprimer de la même manière. Je me rends compte que je n'ai jamais su la leur montrer. Mon mari en a souffert, je le sais maintenant, et je ne peux dire à quel point je le regrette. Mais cette amitié entre William et son père était réconfortante. Tous ceux qui les voyaient la sentaient. Ils avaient la même démarche, le même physique, les mêmes gestes !

Nous habitons à trois kilomètres de l'école. Son père aimait l'accompagner, parfois jusqu'à l'école, d'autres fois juste un bout de chemin. Il allait à sa rencontre après la classe et, en route, se liait aussi avec les camarades de William.

## JOURS D'ANGOISSE

Nous habitons en plein centre industriel. A droite, il y avait une brasserie; de la mousse de bière s'en échappait et voltigeait dans la rue au gré du vent. Plus loin, c'était une fabrique de chapeaux, occupant plusieurs centaines d'ouvriers et ouvrières.

Au début de notre installation, tout le monde portait des galoches et les femmes avaient des châles. Mais, quelques années plus tard, les femmes arborèrent bas de couleur et chaussures à hauts talons. Un nouveau type d'ouvrière avait surgi, et nous en avions beaucoup dans notre clientèle. Comme certains ouvriers habitaient loin de leur lieu de travail, ils apportaient leur gamelle et les familles des environs leur préparaient du thé moyennant six pence par semaine.

Nous comptions beaucoup d'amis parmi ces ouvriers, et mon mari n'aimait rien tant que d'aller bavarder en leur compagnie. Il les saluait toujours avec son chapeau et là aussi notre petit William l'imitait. A la joie générale, il soulevait sa casquette et tout le monde l'appelait: notre gars.

De l'extérieur, tout allait au mieux chez nous, mais notre vie n'était pas sans heurts. Comme nous avions tous les trois des idées bien arrêtées, la discussion s'installait vite. J'étais censée avoir les repas prêts à l'heure, même si j'avais travaillé toute la matinée au magasin. Si jamais je voulais rendre visite à mes parents, je devais demander la permission et promettre d'être de retour à une certaine heure! Maintenant, je me dis qu'il aurait pu en aller tout autrement si je m'y étais prise de la bonne façon. Mais j'étais trop fière pour dire ce que je pensais. Alors, j'accumulais les ressentiments jusqu'à ce qu'ils éclatent et nous nous en disions alors de toutes les couleurs. Puis nous nous faisons la tête pendant des jours entiers, tout en essayant de sauver la face en présence des tiers — ce qui ne trompait personne.

J'étais généralement la première à m'excuser, mais la paix ne durait guère et les querelles se répétaient, souvent pour des questions d'argent. Une fois, je déclarai à mon mari: « Tu te repentiras un jour de me traiter ainsi. Tu as beau me débarrasser du souci du loyer et des impôts, on ne peut pas vivre de rien! Tu demandes l'impossible. Tu n'emporteras pas ton argent au paradis! » Je n'arrivais pas à accepter que les Jaeger aient de la fortune et que je dépende d'eux. Ma remarque le fâcha au point qu'il sortit en claquant la porte, et à ce moment-là, je souhaitai ne jamais le revoir! Pourtant, lorsqu'il revint, je lui demandai pardon. Lui ne me fit pas d'excuses.

Pendant un certain temps, tout alla bien. Presque chaque jour, il rapportait à la maison des fruits ou quelque petit cadeau. La guerre durait toujours. Mon père passait parfois nous dire bonjour, mais je ne lui laissais jamais voir ce côté-là de notre vie, pas plus du reste qu'à aucun autre membre de ma famille.

Parfois, je me disputais aussi avec William, qui avait ses idées à lui. Il lui arrivait de discuter et de me taquiner exprès pour me faire sortir de mes gonds.

La santé de mon mari était très compromise. La crainte de devoir partir pour la guerre provoquait dépression sur dépression, ce qui réclamait beaucoup de soins de ma part, en plus de toutes les autres tâches que j'avais à accomplir.

Quand notre neveu, qui avait été gazé, vint en convalescence à Manchester, il amena presque chaque jour quelques camarades pour le thé. Cela arriva à point pour occuper mon mari. William aussi était ravi d'avoir la maison pleine! C'était toujours lui qui mettait la table pour le goûter.

Notre ami, le docteur indien, avait déménagé et un autre médecin venait chaque jour voir mon mari. Il ne semblait pas arriver à diagnostiquer le mal, mais Charles avait grande confiance en lui.

C'est à ce moment-là que William révéla ses talents de pianiste. Il demandait à son père de chanter ou de jouer du violon, ce qui le sortait de lui-même. Ils passaient des heures à faire de la musique ensemble.

Un nouveau maître d'école découvrit les dispositions de William et ils créèrent ensemble un orchestre,

que William dirigeait. Un jour, l'école donna un concert et William, alors âgé de seize ans, tint la baguette. C'était émouvant de voir la salle bondée de parents et de connaissances et surtout de voir le chef d'orchestre, le visage trempé de sueur et la cravate en bataille! Je mourais de peur qu'il ne batte la mesure à contre-temps!

Enfin, mon mari dut partir en clinique et il y resta seize semaines. Cela coûtait cher. Il se tracassait à l'idée que l'argent qu'il avait mis de côté pour nos vieux jours diminuait ainsi. Il revint à la maison, mais bientôt il commença à s'affaiblir à vue d'œil. Un nouveau spécialiste vint et nous donna bon espoir. On l'emmena à l'hôpital pour un autre traitement, mais il était trop tard. Il mourut neuf jours après d'anémie aplastique, maladie pour laquelle on ne connaissait alors pas de remède.

Mon mari avait été réfractaire à l'idée de rédiger un testament. Il avait des opinions bien arrêtées à ce sujet. Mais comme les membres de sa famille s'étaient querellés pour des questions d'héritage, il avait quand même fait un testament, qui laissait tout à William et à moi-même. Juste avant sa mort, ses dernières paroles furent: « Je sais que tu en feras bon usage et que tu aideras William à faire son chemin. »

La mort de son père transforma la vie de William; d'un garçon, elle fit un homme prêt à assumer ses nouvelles responsabilités.

Il avait dix-neuf ans et venait d'obtenir une bourse de l'Université de Londres. Il se rendit dans la

capitale pour passer un examen d'entrée au Collège baptiste de Regent's Park et il fut reçu. Pour lui, une nouvelle existence s'ouvrait.

Quant à moi, je restais seule, et ce n'était pas facile. Les chapeaux neufs étaient d'un prix plus abordable et plusieurs grands magasins s'étaient ouverts dans notre ville; aussi notre profession se trouvait-elle en crise. En fait, les rentrées d'argent diminuèrent jusqu'à disparaître presque complètement. J'avais besoin de très peu pour vivre, mais je devais envoyer de l'argent à William de temps en temps. Je le prélevais sur les petites économies que nous avions mises à la banque. Finalement, je dus même y puiser pour subvenir à mes propres besoins.

*Note :* Les amis d'Annie rappellent qu'à cette époque, elle leur offrait toujours une tasse de thé, mais refusait d'en prendre elle-même, prétextant n'avoir pas soif. Il était évident qu'elle ne pouvait se permettre le moindre extra. Son petit chat blanc mourut à ce moment-là et elle se retrouva toute seule. Mais elle cachait la situation à son fils, ne voulant pas que les soucis d'argent fassent obstacle à sa carrière.



## JE VENDS LE MAGASIN

Entre-temps, il s'était passé un événement qui devait transformer complètement la vie de William et la mienne aussi. A l'université, il avait rencontré des jeunes gens qui lui avaient parlé de l'action mondiale du Réarmement moral, ou Groupe d'Oxford comme on l'appelait alors.

C'était en 1932. William avait toujours porté un vif intérêt aux affaires mondiales. Au cours d'une réunion, il entendit parler de changer les nations en changeant les hommes. Il entendit Frank Buchman, le fondateur de ce travail mondial, déclarer : « Chacun veut voir le voisin changer ; chaque pays veut voir le pays voisin changer ; mais chacun attend que ce soit l'autre qui commence. Pourquoi ne pas commencer pas vous-même et par votre propre pays ? »

William revint me voir un week-end. Il était si rempli de ses récentes découvertes qu'il me fondit dessus comme un ouragan. « Maman, me demanda-t-il, pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de tout ce que j'aurais à affronter à Londres, et des tentations que j'y rencontrerais ? » J'ai honte de dire que je n'avais rien à répondre. Je n'avais au fond jamais cherché à

gagner sa confiance ni à parler avec lui des problèmes qui se posent aux jeunes. Chez nous, on n'aurait pas osé mentionner les relations entre garçons et filles!

Puis il me parla des quatre critères du Réarmement moral d'après lesquels réviser sa vie: l'honnêteté absolue, la pureté absolue, le désintéressement absolu de soi, l'amour absolu. Il me dit que si l'on écoute sincèrement ce qu'il y a de plus profond en nous, Dieu nous parle. Il faut commencer par reconnaître honnêtement ce qui en nous est en désaccord avec ces quatre critères. Il me dit aussi que la nature humaine peut changer, que les hommes peuvent cesser d'être égoïstes et vivre pour quelque chose de grand.

Tout cela me mit très mal à l'aise, me fâcha même. Je répondis immédiatement: « Tout ça, c'est très bien pour les jeunes, mais moi je n'en ai pas besoin. » Je refusais de me laisser entraîner plus loin. Après tout, pendant plus de quarante ans, j'avais été active dans l'église et enseigné à l'école du dimanche; je savais bien que le monde avait besoin d'être différent, et j'avais toujours fait de mon mieux.

Mais cette nuit-là, nous sommes restés longtemps à parler ensemble — jusqu'à trois heures du matin. William continuait à me raconter comment il se levait plus tôt chaque matin pour recevoir les directives de Dieu pour la journée. Il disait qu'il écrivait les pensées qui lui venaient de façon à ne pas les oublier.

Cette histoire d'écrire ses pensées ne me plut pas; je trouvais cela stupide. Mais mon fils suggéra que

nous écoutions ensemble et je me dis : « Bon, eh bien ! essayons. » Et quand je le fis, la seule pensée qui me vint était de tout lui dire, en particulier sur notre situation financière. Il répondit, comme je m'y attendais : « Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ? » Mon orgueil m'en avait empêchée et je me demande où j'aurais abouti si j'avais continué ainsi à cacher ce que je sentais vraiment.

Je faisais partie de l'association féminine libérale, des Unions Chrétiennes, de la Croix-Bleue féminine ; je donnais toujours un coup de main lors des élections locales ou parlementaires, faisant campagne de porte en porte pour les candidats. Mais avec ces nouvelles idées de mon fils, je commençais à comprendre que, bien que j'aie assumé des tas de responsabilités, mon activité n'avait pas d'assise solide et, comme toutes les autres bonnes œuvres, elle ne débouchait nulle part. Au fond, elle ne changeait rien, car elle n'allait pas à la cause, à l'égoïsme des gens. A quoi bon enseigner des enfants à l'église, si l'on est incapable de les aider à changer dans la réalité de tous les jours ? Tout le monde autour de moi avait des problèmes : argent, boisson, rancune, querelles à la maison, enfants rebelles. Mais personne ne montrait à ces gens qu'ils pouvaient changer.

Après avoir tout dit à mon fils, je sentis une grande détente ; la peur et le souci se dissipèrent. Nous avons trouvé, cette nuit-là, une nouvelle unité très profonde, bien que mon fils fût ferme à mon égard, disant : « Désormais, maman, ce ne sera plus toi la première dans ma vie ; ce sera Dieu. » Je n'appréciai guère

cette remarque sur le moment, mais je savais qu'il était dans le vrai et j'étais reconnaissante de voir son ardeur, sa conviction et sa certitude quant à la route qu'il devait suivre.

Aussi, vers trois heures du matin, après notre première conversation cœur à cœur, nous sommes nous mis à genoux dans notre petite pièce. Nous avons prié Dieu et Lui avons donné notre vie de façon toute nouvelle. Mon cœur chantait de joie, car outre cette ouverture avec mon fils, j'entrevois que chacun de nous aurait maintenant une grande tâche à remplir.

Le jour suivant, je me tenais sur le seuil du magasin quand une voisine passa : « Madame Jaeger, que vous est-il arrivé ? s'écria-t-elle. Vous avez changé de figure ! » Je la fis entrer et lui racontai ma conversation avec William, notre franchise mutuelle et ma découverte que le changement devait toujours commencer par soi-même. « Croyez-vous que je pourrais changer ? » me demanda-t-elle. Je lui dis : « Pourquoi pas, si vous écoutez et si vous êtes sincère sur ce que vous sentez au fond de vous-même. » Nous sommes restées silencieuses un moment. Puis elle me dit qu'elle avait eu une idée : « Arrête de houspiller ton mari ! » Ils avaient sept enfants. Elle et son mari buvaient, jouaient et allaient jusqu'à mettre en gage les habits des enfants pour avoir de quoi parier aux courses de lévriers. Quand un de ses fils n'obéissait pas, elle le frappait à coups de pied.

Chaque jour depuis lors, j'écoutai Dieu et écrivis les pensées qu'Il me donnait. Je racontai à mes

voisines ce que j'avais découvert. Dans une famille d'ingénieurs, le père, la mère, la fille et les trois fils devinrent complètement différents. En une semaine, quinze personnes vinrent chez moi pour parler à cœur ouvert et demander de l'aide. Puis un jour, j'eus la pensée d'inviter la femme du maire. J'en tremblais, mais elle accepta mon invitation et vint avec quelques autres dames. Elles s'intéressèrent à ce que mon fils et moi avions entrepris et me remercièrent beaucoup de les avoir invitées.

Je découvris ainsi que je n'étais plus seule. En fait, ma vie était si remplie que je trouvais à peine le temps de rester en contact avec tous ceux qui avaient besoin de moi.

Un matin, quelques mois plus tard, j'eus une pensée stupéfiante et très claire. « Serais-je prête à vendre la maison et le magasin? » La peur m'envahit. Je ne voulais pas le faire. J'aimais mon chez moi et, si je vendais tout, nous n'aurions plus aucune sécurité matérielle. Je n'en parlai à personne. Mais le fait de garder cela pour moi me travaillait tellement que des amis écrivirent à mon fils à l'université, pour lui dire que quelque chose n'allait pas.

Ainsi, mon fils arriva à la maison pour un nouveau séjour. Je lui dis cette pensée qui me poursuivait. « Eh bien, maman, dit-il, je suis sûr que Dieu ne te demanderait pas de faire une chose pareille s'Il n'avait pas un plan pour toi. Quand tu décideras d'obéir à Sa direction, je veux que tu saches que je suis prêt à me jeter à l'eau avec toi. » Cela signifiait que nous n'aurions plus aucune sécurité matérielle,

et que je devrais élargir mon monde, apprendre à connaître beaucoup de gens, moi qui ne m'étais jamais éloignée de Stockport de plus de quarante kilomètres!

Finalement, je pris ma décision. La vente de tout ce que nous avions ne nous rapporta que quarante livres sterling. Mais je savais que j'obéissais à Dieu et cela seul comptait.

## DE PORTE EN PORTE

Je partis à Londres, pour quinze jours de vacances, chez des amis de William; je ne devais jamais revenir vivre à Stockport! Peu de temps après mon arrivée à Londres, je fus invitée à habiter chez un dentiste et sa femme, qui avaient un fils et une fille déjà grands. C'était une famille sympathique, pratiquante, mais eux aussi avaient peur de l'avenir. Lorsqu'ils en parlèrent ensemble en toute sincérité, ils trouvèrent une réponse.

C'est à ce moment-là que je vis se dessiner le plan de Dieu pour moi: vivre dans des foyers qui connaissaient les problèmes que j'avais eus moi-même. Dieu me redonnait une vie nouvelle, en me débarrassant de toutes mes peurs. Il me donnait une confiance et une force toutes neuves, de sorte qu'à l'âge de soixante ans, au lieu de devenir une petite vieille desséchée, isolée et boitillant sur une canne, je rajeunissais à vue d'œil!

*Note*: C'est à peu près à cette époque qu'Annie rencontra pour la première fois Frank Buchman. Il présidait une réunion du Groupe d'Oxford. Il y

avait bien mille personnes. Trois fois, Annie se leva pour prendre la parole, et trois fois quelqu'un fut plus rapide qu'elle. Aussi, vers la fin du meeting, se dit-elle qu'elle avait fait de son mieux. Mais, au moment de lever la séance, Frank Buchman parcourut la salle des yeux et dit : « Il y a une dame qui a essayé trois fois de parler. Donnons-lui la parole. » Alors Annie se leva, les genoux tremblants. « Comment vous appelez-vous ? » demanda Frank Buchman. Elle répondit : « Je suis Annie Jaeger, la mère de Bill <sup>1</sup>. — Si vous êtes la mère de Bill, venez sur l'estrade et racontez-nous tout ! » Il descendit lui-même pour l'aider à grimper et lui fit raconter comment elle avait quitté sa maison et son magasin, et comment Bill et elle travaillaient parmi les ouvriers de l'Est de Londres.

Le lendemain, Frank Buchman l'invita à une autre réunion et la fit de nouveau parler. A partir de ce moment-là, il compta toujours sur elle. Sa sincérité, sa simplicité et son réalisme gagnaient tout le monde et ce qu'elle avait à dire était aussi valable pour une femme de ménage que pour une comtesse ou un homme d'affaires. Désormais et jusqu'à sa mort à Philadelphie, elle allait être constamment sollicitée. On lui demandait de prendre la parole dans des réunions, dans des salons aristocrates du West End et dans des meetings de masse.

Ici, Annie reprend son récit :

Entre-temps, mon fils avait terminé ses études et on lui offrit un poste de pasteur. Naturellement,

<sup>1</sup> *N.d.T.* : Diminutif de William



il aurait dû sauter sur l'occasion. C'était bien pour cela qu'il avait fait ses études et c'était ce que son père avait désiré. Il avait maintenant vingt-trois ans. Mais pendant ses trois années à l'université, il avait beaucoup travaillé avec le Réarmement moral et il commençait à se demander s'il ne devrait pas entreprendre quelque chose de tout à fait révolutionnaire. Il avait toujours été très préoccupé par les conditions de vie misérables qu'il avait vues à Stockport, et par le fait que les conseillers municipaux semblaient oublier, aussitôt élus, ceux qui les avaient portés à cette fonction. Il avait souffert aussi des disputes et des discussions que nous avions à la maison. Il se sentait appelé à faire quelque chose pour les ouvriers de Grande-Bretagne et du monde. Il voulait changer les structures de la société, mais aussi changer les hommes et leurs raisons d'agir.

Voici un extrait d'une de ses lettres à cette époque : « La pensée me vient sans cesse que je devrais me consacrer à mobiliser la classe ouvrière de ce pays, en commençant par l'East End de Londres. J'ai l'impression que Dieu veut que je fasse quelque chose avec la classe ouvrière. Me consacrer à l'East End ne sera pas facile, car je n'aurai aucune sécurité matérielle. Pourtant, je crois que je suis appelé à le faire. En fait, j'y connais déjà beaucoup de gens et je vois par où commencer. »

Dans une autre lettre, il écrivait : « Jamais je n'ai travaillé si dur ! A présent, je vois très nettement ce que je dois faire et j'ai trois champs d'action principaux :

— Tout d'abord les quelque cinq cents personnes qui travaillent avec le Réarmement moral à Londres. Il faut s'occuper de chacune d'elles, les lancer dans l'action dans les usines, les bureaux, etc. Nous avons eu la semaine dernière à Londres une réunion de mille deux cents jeunes.

— Ensuite j'ai pris la responsabilité de l'entraînement de ceux qui sont venus au Camp de Birmingham (environ trois à quatre mille).

— Puis il y a le travail en profondeur dans l'East End. Plusieurs patrons nous ont demandé de faire des réunions dans leurs usines. J'ai rencontré cinquante dockers la semaine dernière; un employé des chemins de fer a invité tout son bureau dans une salle de billard; un ingénieur du gaz a aussi organisé un meeting pour son personnel. Le maire de West Ham nous reçoit officiellement le 8 mai. J'ai dîné avec le député, le maire et l'ancien maire d'une autre commune de l'East End la semaine dernière. Tous s'intéressent à notre travail.

» Un patron de Londres a offert à cent jeunes ouvriers d'aller au camp de Birmingham à ses frais. Ces dix derniers jours, j'ai vu les directeurs de huit usines de Birmingham, qui nous ont mis en contact avec leurs ouvriers pour qu'ils puissent s'inscrire à notre camp. Une grande usine, qui emploie huit mille ouvriers, a diffusé l'annonce de notre week-end par haut-parleurs dans tous les ateliers. »

Aussi, quand se posa pour William la question de savoir s'il devait prendre une paroisse, je me souviens de lui avoir dit: « C'est à toi de décider, mais

cette fois, c'est moi qui me jette à l'eau avec toi. » Ainsi la décision fut prise: ce ne serait pas une paroisse, mais l'Est de Londres, berceau du mouvement travailliste anglais. A cette époque, trois millions de personnes habitaient ces quartiers misérables et il y avait beaucoup de chômage. Deux familles offrirent de nous loger, et nous habitons dans chacune des deux à tour de rôle.

Je commençais à comprendre quel privilège c'est de savoir que Dieu nous appelle à refaire le monde. Je crois que Dieu a un plan pour les gens ordinaires qui décident de Lui obéir au lieu de suivre leurs propres désirs. Mais je suis sûre d'une chose, c'est qu'aucun de nous ne peut accéder à cette vie-là à bon marché. Il y a un prix à payer. Ce que Dieu m'a demandé de plus dur, c'était de Lui donner ma volonté; et quand je la Lui ai donnée sans restriction, Il a mis en moi une volonté de lutter pour changer le monde, que personne ne pourra jamais m'enlever.

C'est le remède aux peurs, aux haines, aux envies qui divisent tellement les gens qu'ils ne prennent pas leur responsabilité pour le monde.

Si Dieu avait pu me changer, Il pouvait changer n'importe qui. La seule condition est d'admettre les points sur lesquels nous devons changer au lieu de nous braquer sur les torts des autres.

Les changements qui se multipliaient dans l'East End de Londres montraient l'importance du foyer. C'est là que tout commence: le bon et le mauvais!

Ainsi, tandis que notre travail se développait là, des habitants de toute la ville de Londres s'intéres-

saient à notre action et y apportaient leur soutien financier. Nous n'avions évidemment pas de salaire. Des gens nous accueillait chez eux, nous offraient le vivre et le couvert. Il m'est arrivé de déménager cinq fois en une semaine, et j'ai ainsi vécu dans plus de deux cents foyers, des plus fortunés aux plus pauvres. Mais les mêmes problèmes se retrouvaient partout.

Pour mes visites, j'emmenais les femmes chez qui j'habitais, afin de leur apprendre à faire elles aussi du « porte à porte ». Elles faisaient connaissance avec les gens chez eux, se liaient d'amitié avec eux, leur parlaient du Réarmement moral et de son programme. Nous avons ainsi été voir les femmes de quatre députés, puis le maire, qui se trouvait être une femme. Celle-ci nous fit rencontrer les femmes des conseillers municipaux, qui nous reçurent très cordialement. Nous nous faisons des amies partout.

Un beau jour, nous avons ainsi sonné à la première maison d'une longue rue. La femme qui nous ouvrit la porte nous considéra avec méfiance. Comme nous lui demandions si elle avait entendu parler du Réarmement moral, elle répondit que oui, mais qu'elle n'y avait rien compris. L'amie qui m'accompagnait raconta comment elle avait de justesse évité le divorce parce qu'elle avait fait le premier pas et parlé en toute franchise avec son mari. — « Oh ! dit la bonne dame, mais chez nous ça n'est pas comme ça, et moi, je n'en veux à personne. »

Une voisine nous avait dit que si l'une ou l'autre des mères de famille que nous rencontrions voulait

en apprendre davantage sur le Réarmement moral, nous pouvions l'amener chez elle pour une tasse de thé. « Je ne mettrai pas les pieds chez elle, s'écria notre interlocutrice à l'ouïe de notre invitation. C'est ma belle-sœur, mais voilà huit ans que nous ne nous adressons plus la parole. » Et dire qu'elle n'avait de ressentiment envers personne...

En fin de compte, nous sommes devenues d'excellentes amies, elle et sa belle-sœur se réconcilièrent et leur changement influença toute la rue, où bien des foyers se transformèrent.

Dans une autre famille, il y avait quatre enfants. Le père était en chômage depuis longtemps. Il vint assister à notre premier grand meeting, à l'Hôtel de Ville. C'était un joueur invétéré, il ne trouvait jamais de travail, il cachait à sa femme le montant de son indemnité de chômage et il y avait de perpétuelles bagarres à la maison.

Cet homme était assis là et écoutait de toutes ses oreilles. Après la réunion, deux de nos hommes vinrent parler avec lui. Il leur dit: « A moi, Dieu ne voudra jamais me parler: j'ai été trop moche avec ma famille, et je n'ai pas travaillé quand j'aurais pu. »

La conversation se poursuivit jusque vers minuit. « Veux-tu donner à Dieu une chance de te parler? — Oui. » Dieu ne lui dit qu'une chose: de rentrer chez lui et de tout dire à sa femme.

Sans en rien savoir, mon amie et moi avons passé chez elle le lendemain matin. Elle était en larmes. « Je ne comprends pas ce qui arrive à mon Ted, dit-elle. Il est rentré d'une réunion hier soir et il m'a

demandé pardon de ne pas m'avoir dit la vérité sur les questions d'argent et d'avoir mis des objets en gage. » Il lui était arrivé de retirer des couvertures et des draps des lits, et même d'engager des vêtements des enfants pour parier aux courses.

En l'espace de deux jours, un grand changement survint. La femme aussi avait pas mal de choses à se reprocher. Elle était parfois si désespérée qu'elle vendait un tablier ou une chemise d'un de ses enfants pour quelques sous; elle les jouait dans l'espoir d'en gagner davantage. Elle sortait souvent pour câcaner avec les voisines, laissant enfants et foyer à l'abandon. Mari et femme se pardonnèrent l'un à l'autre et demandèrent à Dieu de leur pardonner. Leur transformation entraîna celle de nombreux foyers des environs.

Les gens qui changeaient étaient de plus en plus nombreux. Nous les aidions à constituer des équipes qui travaillaient à transformer leur collectivité. Nous nous réunissions dans la salle de billard d'un bar, le *King's Head*. Le propriétaire et sa femme prenaient un vif intérêt à ce que nous faisons, et là, nous avons l'occasion de rencontrer beaucoup de gens qui venaient y manger leur sandwich de midi.

Une fois par semaine, nous réunissions les femmes qui le désiraient au West Ham Park. Beaucoup amenèrent dans leurs familles une nouvelle honnêteté et une nouvelle confiance, car elles cessèrent d'agir comme des dictateurs. Elles avaient si peu d'argent pour tenir le ménage, et nombre d'entre elles ne savaient pas comment l'utiliser au mieux. Nous en

discussions ensemble. Elles se figuraient, par exemple, qu'il fallait mettre beaucoup d'argent de côté pour pouvoir s'offrir un bel enterrement, au lieu d'établir un budget pour les besoins quotidiens essentiels.

Cela me faisait souvent mal de les voir. Je me rappelle une visite que j'ai faite un matin. Je ne savais pas si on me ferait entrer, car la mère n'avait aucune envie de nous rencontrer. Son mari n'était pas facile, et ils avaient treize enfants. Elle était acariâtre, fumait comme un sapeur, buvait et jouait. Mais lui était en train de s'amender et il avait fait des excuses pour sa malhonnêteté. Elle en était encore sous le coup et cela ne lui donnait aucune envie de nous voir.

Pourtant elle me fit entrer. Il n'y avait que deux chaises. L'une n'avait pas de fond et l'autre était trop sale, me dit-elle, pour que je puisse m'y asseoir. Elle la recouvrit d'un journal. Je restai deux heures, et cela suffit à nous rendre bonnes amies. Elle me parla de sa famille — en fait une famille en or. C'étaient de beaux enfants et n'importe quelle mère eût été fière d'eux, mais ils avaient été sevrés d'affection.

Je la revis régulièrement une ou deux fois par semaine. Petit à petit, elle cessa de fumer, de boire, et se mit à attendre ma visite avec impatience. Certaines semaines, j'y allais tous les matins pour écouter Dieu avec elle et chercher Son plan pour elle et sa famille. Puis il y eut une réunion où elle fut invitée, et peu à peu elle devint une mère et une femme différente.

« Si je veux être une aide quelconque pour mon mari et mes enfants, me dit-elle un jour, je dois écouter Dieu moi-même et découvrir Son plan pour notre foyer. » Aussi, cet après-midi-là, nous nous sommes toutes deux mises à genoux près de la table de la cuisine; elle donna sa vie à Dieu et demanda Son pardon. Pendant que nous étions en train de prier, son mari entra et se joignit à nous. Ce fut le début d'une nouvelle vie.

Il m'arrivait souvent de faire jusqu'à douze visites par jour, sans voiture, bien entendu. J'allais à pied ou en autobus. Parfois j'entrais au *Swan Inn* avec deux sous en poche, et je pouvais avoir une tasse de thé et un petit pain sans beurre pour déjeuner. Mon fils William et moi ne savions jamais d'où viendrait l'argent, mais nous avons décidé que cela ne nous empêcherait jamais d'aller voir des gens. Quand ceux-ci voyaient de quoi nous vivions, ils nous aidaient souvent.

Le maire de West Ham, M<sup>me</sup> Daisy Parsons, donna un soir un dîner auquel cinq autres maires assistèrent. Ils commencèrent à changer. Le maire adjoint d'East Ham, le conseiller Welch, demanda pardon à sa femme en rentrant. Il fit aussi des excuses à son ennemi numéro un, qui appartenait à son propre parti. Quand l'un des deux prenait la parole au Conseil municipal, l'autre ne manquait jamais de se lever pour lui répliquer, uniquement pour l'ennuyer. Le deuxième conseiller, qui n'adressait plus la parole depuis dix-huit ans à M<sup>me</sup> Parsons, lui fit des excuses, et elle faillit en tomber à la renverse.



Une atmosphère toute différente pénétra dans les réunions du Conseil municipal. En 1938, juste avant la guerre, grâce au changement de ces hommes et de ces femmes, les deux partis discutèrent ensemble le budget de l'année en appliquant le principe de rechercher ce qui est juste, et non pas qui a raison.

Notre travail ne plaisait pas à tout le monde. Un jour, par exemple, à notre réveil, tous les trottoirs de West Ham étaient couverts d'inscriptions à la craie: «A bas le Groupe d'Oxford et ses sornettes!» A ce moment-là, les communistes ne comprenaient pas les buts du Groupe d'Oxford. Ils nous traitaient de fascistes et prétendaient que nous étions payés par les capitalistes. A toutes nos réunions se manifestait une opposition très dure; des gens de l'auditoire criaient et contraient ce que nous disions. Il y eut un mémorable meeting, avec un public d'environ trois cents personnes. Tout à coup, trente-cinq communistes se mirent à chanter le *Drapeau rouge*, en descendant des deux côtés de la salle pour prendre l'estrade d'assaut. Mon fils entonna alors l'un des chants du Réarmement moral, *Les Bâtitseurs de ponts*<sup>1</sup>, qu'il fit chanter à tout le reste de l'auditoire — et bien mieux que l'autre groupe! La réunion finie, nous sommes descendus de l'estrade pour parler avec ces communistes. Plusieurs changèrent et se mirent à travailler avec nous.

Nous avons ainsi passé par des moments difficiles. Mais un des meneurs les plus enragés dans le quartier, Tod Sloan, responsable des chômeurs, qui se disait « horloger par profession et agitateur par

nature », venait de changer. Malgré les difficultés et les oppositions, ensemble nous avons continué le combat entrepris ; alors comme aujourd'hui, le Seigneur nous aidait et nous avons surmonté les obstacles.

<sup>1</sup> *Les Bâtisseurs de ponts*

D'un nouveau monde	Entre les classes,
Qui sur Dieu se fonde	Les partis, les races,
Compagnons	Nos rancœurs
Nous jetons	Et nos peurs
Les assises profondes.	A l'amour font place.
Voici que nos chantiers	Ce qu'Il a cimenté,
Vont couvrir le monde	Rien ne peut le diviser.
entier.	D'un homme à l'autre,
D'un homme à l'autre,	D'un peuple à l'autre,
D'un peuple à l'autre,	Partout, nous bâtissons
Partout, nous bâtissons	Des routes et des ponts.
Des routes et des ponts.	

Pour que rayonne  
 L'amour qu'Il ordonne,  
 Tous mes biens,  
 Tous mes liens,  
 A mon Dieu je les donne.  
 L'appel est clair et fort.  
 Un seul but à mon effort :  
 D'un homme à l'autre,  
 D'un peuple à l'autre,  
 Partout, nous bâtissons  
 Des routes et des ponts.

## IL Y A DE L'ESPOIR POUR TOUT LE MONDE

Dans ce qui suit, M<sup>me</sup> Edith Crossman raconte sa première entrevue avec Annie, dont elle devait devenir l'une des compagnes de lutte les plus intrépides. Elle vit encore et, à quatre-vingt-quatre ans, continue le même combat.

J'ai rencontré Annie pour la première fois à Londres, en 1937. Elle vint chez moi un lundi matin. « Je ne peux pas vous recevoir aujourd'hui, lui ai-je déclaré: c'est mon jour de lessive. Demain, c'est le repassage. Mercredi, le ménage du premier, jeudi, celui du rez-de-chaussée, et le vendredi matin, je fais le marché pour le week-end. Venez vendredi après-midi. »

A deux heures, le vendredi suivant, M<sup>me</sup> Jaeger sonnait. Elle me raconta comment certaines personnes avaient changé, comment elle-même avait changé. J'étais veuve, et la mort de mon mari m'avait rendue amère. Cet après-midi passé en compagnie d'Annie bouleversa mon existence. Je décidai de donner ma vie à Dieu. Le lundi suivant, Annie revint, et me demanda de l'accompagner pour

faire une visite. La personne que nous allions voir avait grand besoin d'aide: Annie en avait eu la certitude ce matin-là dans son moment de silence. « C'est mon jour de lessive, mais tant pis! » dis-je. Il n'y avait personne. « Eh bien! Attendons », fit Annie. Sur ces entrefaites arriva celle que nous cherchions.

Annie: « Vous êtes matinale. — Ça oui, et vous ne devinerez jamais d'où je viens, répondit-elle. De la mairie, pour aller chercher ma demande de divorce. La vie n'est plus possible avec lui! »

Mais en entendant nos expériences, elle comprit qu'elle-même avait des torts envers son mari. Quand il rentra ce soir-là, elle lui dit tout. « Et les enfants, où sont-ils? » demanda-t-il. — Je les ai envoyés chez ma mère. — Viens, dit-il, allons ensemble les chercher. » Et leur foyer repartit à neuf.

*Note*: Bien que travaillant la plupart du temps dans les quartiers populeux de l'East-End, Annie recevait des appels à l'aide de toute la ville de Londres — y compris des salons aristocrates du West-End. Lady Antrim fut l'une des personnes qu'elle rencontra ainsi. Elle avait été dame de compagnie de trois reines d'Angleterre et, à quatre-vingt-trois ans, participait au combat du Réarmement moral. Les deux femmes s'entendirent immédiatement à merveille. Elles avaient une tâche commune. Lady Antrim se rendait souvent dans l'East-End pour aider Annie et son équipe à y organiser des réunions. Annie, à son tour, allait dans le West-End voir les amis de Lady Antrim.

Annie reprend :

J'aimerais maintenant vous parler d'une famille qui n'aurait jamais manqué un dimanche à l'église : la mère, parce qu'elle pensait que l'église s'écroulerait sans elle, le père parce qu'il devait toujours être à sa place, en tant que conseiller presbytéral, et les deux fils parce qu'ils étaient bien obligés d'y aller. Madame était une femme charmante, mais elle avait sa petite volonté, qu'elle exerçait sur sa famille, créant ainsi de nombreux problèmes à la maison.

Elle entendit parler du Réarmement moral et crut qu'il s'agissait d'une campagne d'évangélisation. « De toutes façons, se dit-elle, ça ne peut pas me faire de mal. Allons-y. » Elle entendit des gens parler : leur but était d'essayer de vivre selon quatre critères absolus d'honnêteté, pureté, désintéressement et amour. De retour chez elle, elle se mit à chercher ce que signifiaient pour elle de tels critères. « Je n'en ai pas besoin », se dit-elle. « Je suis une femme parfaitement honnête : je n'ai pas de dettes et je fais plus que ma part en ce qui concerne les offrandes à l'église. »

Elle ne savait trop que penser du deuxième critère, la pureté absolue. Elle le laissa donc de côté. « Je suis une mère désintéressée, se dit-elle. Tout ce qu'une famille peut attendre d'une mère, je le fais ! » Puis elle réfléchit au quatrième critère, l'amour absolu. Là non plus, elle ne trouvait rien à se reprocher. Mais le lendemain matin, en allant faire ses courses, elle crut entendre une voix en son for

intérieur lui demander: « Aimes-tu vraiment les voisins? Et M<sup>me</sup> X? Peux-tu dire que tu as pour elle de l'amour absolu? » Alors elle s'aperçut qu'elle ne parlait jamais à ses voisins, ni même à la voisine de palier. Fille d'instituteur, elle se sentait très supérieure à eux et trouvait qu'il serait en dessous de sa dignité de leur adresser la parole.

Elle fit alors un vrai examen de conscience et découvrit que sa vie était une faillite totale: Elle faisait semblant d'être autre qu'elle n'était réellement. Elle agissait en dictateur dans son foyer. Son aîné lui donnait du souci; elle essayait toujours de le faire agir à sa façon, ce qui le poussait à la révolte. Un jour, elle résolut de lui demander s'il avait des griefs contre elle. « Oh oui! maman, des tas! » fut la réponse. Quand tout malentendu fut dissipé entre eux et qu'elle lui eut demandé pardon, ils se mirent tous deux à genoux et donnèrent leur vie à Dieu.

Elle fit également des excuses à son mari et au fils cadet. Leur maison devint un foyer où toutes sortes de gens venaient quotidiennement entendre parler du Réarmement moral. Il s'y tenait aussi des réceptions auxquelles elle invita voisins et amis, commençant ainsi à transformer toute l'atmosphère du quartier.

En mai 1938, un grand meeting eut lieu à la Mairie de East Ham. Dans cette salle bondée, il y avait bien sûr tous les gens du quartier, mais aussi des délégués venus des quatre coins du monde. Le D<sup>r</sup> Buchman présidait. Voici ce qu'il dit: « Refaire le monde: n'est-ce pas là ce que pense et veut chacun de nous? Nous voulons en général voir notre voisin honnête

et les pays voisins en paix avec le nôtre. Nous voulons tous prendre, mais peut-être, avec des chefs ainsi changés, aurions-nous tous le désir de donner.

« Si tout le monde aimait assez, si tout le monde partageait assez, n'est-il pas vrai que tout le monde aurait assez? Il y a assez dans le monde pour les besoins de tous, mais pas pour les convoitises de chacun.

« Nous pouvons, nous devons, nous allons développer une force morale et spirituelle assez puissante pour refaire le monde. »

Il y avait beaucoup d'ouvriers dans l'auditoire et ils applaudirent vigoureusement. A l'origine, les Travailleurs avaient aussi ce programme, mais ils n'y étaient pas restés fidèles. Ils approuvaient, parce qu'ils voyaient que cette manière de penser pouvait se traduire dans le concret. Ils comprenaient que tout reposait sur la décision de chacun d'eux d'assumer ses responsabilités là où il était, qu'il ne servirait à rien d'exiger de leurs chefs quelque chose qu'ils n'étaient pas prêts à faire eux-mêmes.

Il y avait par exemple une conseillère communale travailliste, surnommée *Spitfire* parce qu'elle était en guerre avec tout le monde. A la maison comme à la mairie, c'était un véritable dictateur. (A mon avis, les dictateurs ne sont pas tous du sexe fort!) Pendant un an, je suis allée la voir tous les jours, et quand j'arrivais, elle m'accueillait par des injures. Un jour, après avoir assisté d'assez méchante humeur à l'une des nos réunions, elle déclara: « Ouais, le Réarme-

ment moral ne ferait pas de mal au maire: c'est un conservateur et je ne peux pas le sentir. »

Pourtant, elle changea et mit en pratique le Réarmement moral. Elle s'expliqua en toute franchise avec le maire et lui dit qu'elle regrettait la haine qu'elle avait eue. Dès lors, il leur fut possible de travailler ensemble. Ce fut la même chose dans son foyer avec son mari qui jusqu'alors avait eu visiblement peur d'elle.

Puis on m'invita à prendre la parole dans de grandes réunions en Hollande et en Suède. Nous étions plus de mille personnes à venir d'Angleterre. De ma vie, je n'avais été aussi loin de mon pays, et ce fut une expérience passionnante. Je m'aperçus très vite que la langue n'est pas un obstacle. Je faisais beaucoup de visites à des familles. Un jour, en Suède, je rencontrai une femme députée tout à fait charmante. Comme elle ne parlait pas un mot d'anglais, j'eus recours aux services d'une interprète. Cette députée était du parti social-démocrate et croyait fermement que les ouvriers ont un rôle à jouer dans le pays. Elle avait de l'intérêt pour le travail du Réarmement moral mais, étant fort occupée, nous prévint qu'elle ne pourrait nous consacrer que vingt minutes. Bien des choses sont possibles en vingt minutes! Je lui racontai ce que nous faisons dans l'East-End de Londres et dans son pays pour donner une nouvelle orientation au monde ouvrier.

Elle voulut en savoir toujours davantage, si bien que nous sommes restées plus d'une heure. A la fin de l'entretien, toutes les trois nous nous sommes



mises à genoux, et elle demanda à Dieu de lui montrer ce qu'elle pourrait faire pour participer à cette grande tâche.

Le lendemain, elle vint rencontrer les camarades ouvriers qui nous accompagnaient, et ils se mirent ensemble à élaborer un plan d'action pour les ouvriers, et aussi pour les patrons.

De Suède, nous nous rendîmes en Suisse, à la grande assemblée du Réarmement moral qui se tenait à Interlaken. Plus de mille personnes venant de nombreux pays y participaient. Nous allâmes à Genève, à la Société des Nations. Je vis la gravité de la situation et combien les gens prenaient peu d'intérêt à ce qui se passait. Un matin, j'entendis le discours du Président De Valera d'Irlande, un homme d'Etat sincère. Pour ce qui est de parler, il parlait bien — mais à quoi cela sert-il si l'on n'a pas pour but d'enflammer les gens et de les mettre en action?

Je rencontrai de nombreuses femmes de diverses nationalités. Par exemple, l'une d'elles me dit qu'elle était déléguée depuis trois ans et que les travaux de la Société des Nations la passionnaient. Elle me posa beaucoup de questions sur le Réarmement moral. Au cours de la conversation, je dis incidemment: « Aucune organisation ne pourra amener des pays à travailler ensemble si nous n'arrivons pas à le faire chez nous. » Elle eut l'air un peu embarrassée quand j'ajoutai: « Est-ce qu'à la maison vous vous entendez bien avec votre mari? » Ce n'était pas le cas. Lui vivait de son côté, elle du sien, et leur fils à sa propre

guise. Ils n'avaient jamais songé à mettre honnêtement toutes les cartes sur la table. Voilà pourquoi la Société des Nations ne parvenait pas à résoudre les problèmes mondiaux — les problèmes se trouvaient déjà dans les familles. « S'il y a tant de foyers brisés et si les nations se battent, lui dis-je, c'est que les gens n'ont pas appris à vivre en harmonie à la maison et ne savent pas travailler ensemble. C'est la lutte pour le pouvoir! L'homme politique qui ne pense qu'à river le clou à son adversaire est un égoïste. Il en va de même pour les femmes, je regrette de devoir le dire. Elles sont prêtes à aller n'importe où pour dire aux autres ce qu'ils devraient faire au lieu de balayer devant leur porte. »

Et puis, un beau jour du printemps 1939, mon fils me dit que j'étais parmi la centaine d'Anglais invités en Amérique pour prendre la parole à de grandes réunions à New York, Washington et Hollywood.

Je dois avouer que l'idée d'aller en Amérique me prit de court. D'abord, j'avais une peur bleue de la mer — j'en avais toujours eu peur. Et puis je ne savais pas à quoi ressembleraient les Américains, les Américaines surtout, et je me disais qu'elles seraient probablement fort intimidantes. Cela m'emmènerait aussi bien loin de ma mère, devenue très âgée, et m'obligerait à laisser mes responsabilités dans l'East-End. Mais je décidai de partir et n'eus que le temps d'acheter un couvre-chef. Quelle femme songerait à s'embarquer pour les Etats-Unis sans se procurer un chapeau neuf! Je choisis un Panama,

## ANNIE

parce qu'on m'avait dit qu'il ferait chaud pendant le voyage. En fait, ce fut une merveilleuse traversée et j'acquis en cours de route une assurance que je n'avais jamais eue auparavant.

## COMMENCER PAR SE FAIRE DES AMIS

Annie passa les cinq dernières années de sa vie en Amérique. Elle parcourut ce pays de long en large et de haut en bas, de New York en Californie, remontant par Seattle dans l'Etat de Washington, passant par Minneapolis pour se rendre au Maine, retournant dans le sud jusqu'en Floride, puis en Géorgie, pour reprendre le chemin de l'ouest jusqu'au Nevada.

Au début, tout lui semblait très étrange. Une des choses qui lui manquaient le plus était une bonne tasse de thé à l'anglaise. Elle taquinait ses amis américains au sujet des sachets de thé baignant dans une tasse d'eau tiède qu'on lui servait dans les restaurants. Elle les appelait des souris noyées! Et elle ne s'habitua jamais à mettre de la mayonnaise sur de la salade de fruits.

Mais sa crainte des Américaines disparut rapidement. Elles étaient des femmes, après tout, et Annie les trouva pleines de spontanéité et de cordialité.

Peu de temps après son arrivée, elle prit la parole dans trois grandes réunions publiques. La plus importante se tint au Hollywood Bowl, à Hollywood en Californie. Vingt mille personnes s'entassaient dans l'immense amphithéâtre en plein air et on dut

en refuser dix mille. Quatre faisceaux lumineux, représentant les quatre critères du Réarmement moral, perçaient le ciel nocturne. Sur l'estrade étaient réunis des dirigeants de nombreux pays, des vedettes de cinéma et des producteurs de films, dont M. Louis B. Mayer, des champions sportifs, des hommes d'affaires, des militants ouvriers, des meneurs des chômeurs de la banlieue est de Londres.

Annie était là; elle parla des familles saines qu'il faut pour construire des pays sains, afin d'édifier un monde libéré de la haine, de l'envie et de la peur.

Annie raconte ensuite :

Après le grand meeting de Hollywood, je fus invitée par quelques-uns de mes nouveaux amis américains à séjourner chez eux à Corvina, tout près de Los Angeles. Je n'avais jamais tant voyagé et j'étais très fatiguée. J'appréciai énormément ces trois semaines de repos.

Puis nous sommes repartis, cette fois pour San Francisco. Nous avons rencontré toute sorte de gens. C'était pendant l'Exposition universelle. Il avait été prévu que deux journées de cette Exposition s'appelleraient les Journées du Réarmement moral. Le matin du premier jour, il y eut un grand cortège des différentes délégations, précédées des drapeaux de leurs pays respectifs. C'était un spectacle impressionnant. Nous marchions huit de front, et je devais trotter pour garder l'alignement. Les émissions à la radio et les déjeuners auxquels Frank Buchman et d'autres prenaient la parole se succédaient. Je suis

restée environ deux mois à San Francisco, allant voir les femmes des conseillers municipaux, des dirigeants syndicalistes et des hommes d'affaires.

Un soir, nous avions une grande réunion dans un théâtre. Je portais mon chapeau de paille. Lorsque ce fut mon tour de parler, le Dr Buchman trouva qu'il serait préférable que je sois tête nue. Pensez-vous que le chapeau voulut me quitter? Je me débattis en vain! « Il n'y a qu'Annie pour ne pas être embarrassée! » fit Frank Buchman. Et moi qui pensais: « Ah! s'il se doutait!... » Mais je dis ce que j'avais à dire.

Puis je continuai en direction du nord, le long de la côte ouest, vers Seattle. Chaque fois que l'on arrive dans une nouvelle ville, il faut repartir à zéro, car chacun a des méthodes de travail différentes. Comme on ne connaît pour ainsi dire pas une âme, on doit commencer par se faire des amis, parfois, en liant conversation avec une personne rencontrée à l'hôtel. C'est souvent ainsi que Dieu ouvre les portes, je l'ai constaté. Cela peut aussi débiter par le maire de l'endroit: on cherche son nom dans un répertoire et on se renseigne sur les noms des conseillers municipaux — dont la plupart sont mariés. Muni de ces adresses, on va voir leurs épouses.

Beaucoup de mes amis suggéraient: « Ne pensez-vous pas qu'il serait préférable de leur téléphoner d'abord pour savoir si elles sont chez elles? » Eh bien, j'ai découvert que ce n'est pas toujours la meilleure façon de procéder, car alors elles sont presque toujours sur le point de sortir ou ne sont pas libres de nous recevoir! Il vaut mieux aller chez elles,

même s'il faut à ce moment-là prendre rendez-vous pour un autre jour. On a ainsi établi un premier contact, et la moitié de la bataille est gagnée.

Un jour, je suis allée frapper à la porte d'une des maisons avoisinant une grande usine. Dans cette famille, c'étaient des disputes perpétuelles. La femme tempêtait et jurait, les ressentiments s'amoncelaient. Je vois encore le moment où j'arrivai chez elle avec une Australienne, une des jeunes filles que je formais à aller de porte en porte dans les foyers ouvriers pour aider les gens ordinaires à trouver leur destinée.

Au premier abord, cette femme ne semblait pas particulièrement contente de nous voir! Mais nous avons commencé à bavarder et nous avons gagné son amitié. Elle avait entendu parler du Réarmement moral parce que mon fils était allé trouver son mari à son bureau. Elle trouvait que ce serait une excellente chose que lui change, mais pourquoi venir l'ennuyer elle? Elle était très active dans le monde ouvrier et connaissait à peu près tout le monde dans la région.

Elle nous raconta beaucoup de choses sur elle-même, et pendant notre entretien, toute son attitude changea. Plus tard, elle perdit l'habitude de jurer. Elle et son mari forment maintenant un ménage uni. Ils travaillent ensemble pour que les ouvriers trouvent au sein de leur syndicat l'unité qu'eux-mêmes ont trouvée dans leur foyer. Quelle différence pour un homme qui a la responsabilité de milliers de travailleurs de sentir sa femme le soutenir de tout son cœur au lieu de le soupçonner ou de lui faire la morale!

## AU FOYER ET À L'USINE

La revue musicale *Tu peux défendre l'Amérique* suscitait partout un intérêt grandissant. Les gens voulaient apprendre à appliquer chez eux les vérités qu'elle présentait. Ils désiraient savoir ce que nous entendions par « foyers sains ». Ainsi, la brochure portant le même titre que la revue et résumant ses idées fut vendue à plus d'un million d'exemplaires, en particulier dans des usines telles que Lockheed. Nous allions aussi de ville en ville, transportant dans des camions tous les décors de théâtre.

Chaque soir, il y avait foule. Les hommes arrivaient, le visage fermé, et les femmes avec un air si tendu qu'on se demandait ce qui allait se passer. Pendant le cours de la soirée, on les voyait se détendre, et un vrai changement s'opérer. Souvent, après avoir assisté à cette revue qui démontrait avec humour la nécessité de commencer par changer soi-même quand on se trouve dans une impasse, mari et femme retrouvaient l'unité. Ils revenaient ensuite avec des amis ou des parents à d'autres représentations. Les hommes changeaient tellement que leurs femmes les reconnaissaient à peine, et



perdaient leur air crispé. Chaque jour voyait naître des hommes et des femmes prêts à transmettre à leur entourage la vie nouvelle qu'ils avaient trouvée.

Nous invitions à la revue le maire, le conseil municipal, ainsi que les dirigeants locaux des syndicats, les patrons, les membres de l'enseignement. Mais il était important d'aller aussi inviter les épouses de ces messieurs, car des hommes suroccupés ne disent pas toujours tout à leur femme ! Et en effet, sans notre visite elles n'auraient souvent rien su de l'invitation, mais ainsi elles pouvaient accompagner leur mari.

Les gens étaient prêts à donner temps et argent pour que cet esprit influence leur entourage et se répande à travers le pays. Leur désir d'apprendre à transmettre leurs nouvelles expériences de vie était impressionnant.

J'étais assise, lors d'une représentation, à côté d'un père et d'une mère accompagnés de leur fils de huit ans. Dans une scène, on entend un mari tempêter parce que le repas n'est pas prêt ; le petit garçon regarda ses parents et demanda : « Dis, papa, n'est-ce pas exactement comme toi et maman ? » Les enfants ne sont pas aveugles ! Cette remarque de la bouche de leur propre enfant les secoua. Maintenant, tous trois sont en train de découvrir ensemble une nouvelle vie de famille.

Dans une ville de la Côte ouest, nous avons fait connaissance de la serveuse d'un café où nous venions parfois déjeuner entre deux visites. Elle fut intriguée de voir tous ces étrangers travaillant

ensemble et nous interrogea sur le Réarmement moral; alors, nous avons organisé un jour à son intention une petite réunion. Elle comprit très vite comment elle pourrait appliquer le Réarmement moral à sa propre vie. Le lendemain, Kathleen, c'était son nom, s'excusait auprès de la gérante du restaurant, à qui elle en voulait depuis longtemps. En fait, elles étaient à couteaux tirés! Kathleen, qui arrivait toujours en retard le matin, dit aussi à la gérante sa décision de commencer désormais son travail à l'heure. Elle tint parole et l'atmosphère de l'établissement fut bientôt toute différente.

Au lieu d'être brusque avec les clients, Kathleen gagnait à présent leur confiance et eux aussi remarquèrent son changement. Des relations entièrement nouvelles s'établirent entre les membres du personnel comme entre la patronne et ses employés. Kathleen n'avait jamais lu la Bible, aussi lui avons-nous donné un Nouveau Testament. Elle le trouva si passionnant qu'elle n'arrivait pas à le lâcher, nous dit-elle!

## QUATRE AMÉRICAINES À L'ENTRAÎNEMENT

Pendant son séjour aux Etats-Unis, Annie prépara quatre jeunes Américaines au travail de porte à porte auprès des femmes des dirigeants syndicaux et des ouvriers d'usine. Elles étaient de milieux très différents: l'une venait de Boston, en Nouvelle-Angleterre, et avait étudié les beaux-arts; une autre venait de Hollywood et son père était président de la Chambre de Commerce; la troisième était fille d'un mineur de l'Illinois et la quatrième, moi-même, <sup>1</sup> fille d'un homme de loi de Philadelphie, un Quaker.

En 1939, Annie fit la connaissance, en Californie, de June Lee, la fille de mineur. June venait de divorcer, après dix années de mariage, et son mari s'était remarié. Elle connaissait le Réarmement moral depuis peu et essayait de remettre de l'ordre dans sa vie. Annie lui demanda de l'aider à faire des visites dans la région.

Entre-temps, son fils Bill était arrivé d'Angleterre et il s'était aussitôt mis au travail pour faire la

<sup>1</sup> *N.d.T.*: Clara Clark, qui devait épouser plus tard Bill, le fils d'Annie.

connaissance des hommes qui dirigeaient les ouvriers d'Amérique. C'est ainsi qu'un jour Philip Murray, président de la grande fédération syndicale C.I.O., demanda à Bill de faire quelque chose pour un de ses meilleurs organisateurs du syndicat des ouvriers métallurgistes, John Riffe. C'était un homme de valeur, mais ses fréquentes nuits de libations lui enlevaient beaucoup de son efficacité!

Annie était alors à San Francisco et elle entendit dire que Riffe y était également, pour un congrès de métallos. Elle décida de voir M<sup>me</sup> Riffe avec June. En chemin, elles achetèrent un bouquet de fleurs et se présentèrent à l'hôtel où les Riffe étaient descendus. M<sup>me</sup> Riffe fut très étonnée, mais les fit monter dans sa chambre et bientôt toutes trois bavardaient comme de vieilles amies. Rose Riffe ne trouvait pas facile d'être l'épouse d'un responsable syndical et il y avait bien des heurts dans leur ménage.

Annie et June revinrent souvent, jamais pour prêcher, mais pour raconter simplement leur propre histoire ou celle d'autres personnes qui avaient trouvé une vie nouvelle dans leur foyer. Pour toute la famille Riffe, ce fut le début d'un grand changement, dont les répercussions devaient aller très loin.

En faisant ainsi des visites avec elle jour après jour, Annie en vint à mieux connaître June. Elle lui parla d'elle-même, elle lui dit combien elle regrettait de n'avoir pas su dire « pardon » à son mari lorsqu'il vivait encore: « Pour nous, c'est trop tard maintenant, disait-elle, mais je peux aider les autres femmes. »

Écoutons June :

Et puis un jour, j'ai tout raconté à Annie, tout en tâchant de ne pas montrer mes sentiments. Annie m'écouta sans dire un mot. Quand j'eus fini, elle ne dit qu'une phrase, qui mit à découvert tout ce que j'espérais cacher : « Si tu as été mariée dix ans, il doit bien y avoir de ton côté quelque chose à réparer envers ton mari ? »

Ce n'était pas à moi de réparer, pensais-je, puisque lui m'avait quittée pour une autre. Mais je ne pouvais oublier ce qu'Annie m'avait dit avec tant de simplicité. Elle-même avait blâmé son mari puis s'était rendu compte qu'elle avait eu tort ; elle s'était excusée auprès de sa mère de ses ressentiments. Je compris que j'avais été égoïste sur bien des points. Oui, si j'avais été telle que Dieu me voulait, il n'y aurait jamais eu ce mur entre mon mari et moi.

Il me vint deux pensées. La première était de rapporter à mon mari quelques objets dont il avait hérité, mais que j'étais décidée à garder. La deuxième était de demander pardon à sa nouvelle épouse : je l'avais accusée de détruire mon foyer, alors que c'est l'égoïsme de femmes comme moi qui brise les foyers sur la terre entière. Je leur écrivis, et un peu plus tard j'allai leur rendre les objets. Nous avons bavardé un moment et je leur parlai d'Annie. Quand je les quittai, il me sembla laisser deux très bons amis. A partir de ce moment-là, les derniers vestiges de ressentiments, de remords, de regrets, de

pitié de moi furent balayés: j'avais fait tant d'efforts pour les cacher, mais Annie avait mis le doigt dessus et m'avait aidée à m'en libérer.

A cette époque, Annie fit connaissance de la famille Eastman, à Hollywood. George Eastman était président de la Chambre de Commerce de Los Angeles et c'était un homme d'affaires réputé. Ils avaient deux enfants, dont une fille, Polly Anne. Annie faisait du porte-à-porte dans l'agglomération de Los Angeles et les distances à parcourir étaient énormes. Aussi Polly Anne se chargea-t-elle de la conduire en voiture. Au premier abord, les dirigeants syndicaux étaient choqués, voire hostiles, lorsqu'ils apprenaient qui était le père de Polly Anne. Mais, avec l'aide d'Annie, elle apprit à gagner leur confiance: ils étaient toujours intéressés lorsqu'elle parlait d'hommes d'affaires qui changent et se pré-occupent des gens plus que des profits!

Voici le récit de Polly Anne:

Lorsque Annie me demanda de l'accompagner, j'acceptai. Pourtant je me doutais bien que cela entraînerait des changements dans ma façon de vivre! Pendant les deux années qui suivirent, je fis avec Annie des milliers de kilomètres, bus d'innombrables tasses de thé et en appris plus long, sur la politique comme sur la nature humaine, qu'en quatre années d'université.

Travailler dur n'était pas mon fort, mais avec Annie chaque journée était remplie au maximum. Parfois nous faisons en un après-midi sept ou huit visites. Sa persévérance était embarrassante pour une personne fière comme moi. Je n'oublierai jamais ma première expérience avec elle. Nous avions sonné en vain à une porte d'entrée. Annie contourna la maison pour aller voir par derrière. J'espérais de tout mon cœur qu'elle ne trouverait personne. Mais si, la maîtresse de maison était là, occupée à étendre sa lessive, et pour comble ravie de nous voir!

Il y eut aussi le jour où Bill suggéra que nous allions rendre visite à un dirigeant des employés de poste. Nous le nommerons O'Hara. Nous avons cherché son adresse et sommes parties. M<sup>me</sup> O'Hara nous reçut très bien. Après un moment de conversation, l'une de nous fit allusion aux difficultés des postiers: « Oh, dit-elle, vous vouliez sans doute voir les O'Hara du syndicat des postes: ils habitent au bout de la rue. » Le fait que nous nous soyons trompées d'adresse ne troubla pas Annie le moins du monde, et elle resta toujours en relations avec notre M<sup>me</sup> O'Hara.

Nous avons aussi fait connaissance d'une famille aisée, cultivée — une famille de bons chrétiens, comme on dit; cependant les enfants étaient gâtés et rebelles. Annie montra à cette mère, si sûre de bien faire et si incohérente dans son attitude, ce que c'est qu'aimer vraiment ses enfants: savoir être ferme, répondre à leurs besoins plutôt qu'à leurs désirs et surtout les aider à trouver un but à leur vie.

La mère reconnut honnêtement son échec et les résultats furent surprenants, car les enfants prirent à cœur la révolution morale de leur ville et du pays. Et leur changement fit boule de neige.

C'est à Boston qu'Annie fit la connaissance de Rosamond Lombard, aujourd'hui M<sup>me</sup> George Vondermühl. Ses ancêtres étaient arrivés aux Etats-Unis sur le fameux Mayflower. Rosamond était diplômée de l'université de Radcliffe et elle avait étudié les beaux-arts en Italie. Elle était typiquement « Nouvelle-Angleterre » par son caractère réservé. Annie lui demanda de l'accompagner pour faire connaissance des dirigeantes ouvrières de la région.

Annie reprend :

Je restai plusieurs semaines à Boston, à faire des visites aux dirigeants ouvriers et à leurs femmes. Nous étions presque toujours bien accueillies et l'on nous offrait même du thé, car toutes les Américaines connaissent le penchant des Anglaises pour une bonne tasse de thé.

Un jour, Rosamond et moi avons pris rendez-vous avec la présidente de la ligue des syndicats féminins. Elle nous reçut avec méfiance, mais fut bouleversée par ce que Rosamond lui dit de son engagement, et en particulier de sa façon de considérer sa fortune comme appartenant à Dieu et non plus à elle. Rosamond était convaincue que si



chacun aime assez et partage assez, il y aura assez pour tous, car il y a assez dans le monde pour les besoins de tous, mais pas pour les convoitises de chacun. Rosamond et la présidente devinrent de vraies amies, démontrant que sur cette base-là il n'y a pas de séparation de classes et que l'on peut construire la paix sociale.

« La plus grande chose au monde qu'Annie m'a enseignée, dit Rosamond, c'est à devenir l'amie des gens. Elle aimait les autres et voulait que chacun donne sa pleine mesure devant Dieu. Pour moi qui étais très froide de nature, vivre auprès d'Annie était parfois éprouvant. Mais cela me transforma, ma réserve fondit et je me donnai de tout mon cœur pour construire des foyers sains et un monde nouveau. *Plus j'aime les gens, me dit un jour Annie, plus le Seigneur m'en envoie !* »

Je fus la quatrième émule d'Annie. Je me souviens de notre première rencontre. Elle venait d'arriver d'Angleterre. C'était une petite femme frêle, déjà âgée, les cheveux blancs, les yeux bleus et vifs. Elle était vêtue avec soin. Je me rappelle surtout son abord chaleureux et direct. Elle était toujours très entourée et semblait connaître tout le monde, jeunes et vieux.

Je sentis tout de suite son autorité, mais je ne comprenais pas du tout Annie. Elle venait du Lancashire, où les gens sont d'une franchise directe et sans fard, et cela me dépassait. J'avais été élevée dans le respect des bonnes manières et, consciemment ou

non, je couvrais tout d'un voile de convenances. Dans mon désir de bien faire, je me laissais conduire par sens du devoir et je me prenais très au sérieux. Annie me disait parfois : « Vous, les mécréants, vous vous imaginez qu'il faut devenir pieusard pour changer ! » Ce terme, dans sa bouche, désignait l'hypocrisie et l'ambition par lesquelles on s'efforce de paraître meilleur que l'on n'est au lieu de reconnaître la réalité de ses besoins et de ses tentations.

Je venais d'une famille de Quakers de Philadelphie et j'avais eu une enfance très privilégiée. Après mes études, je pataugeais complètement. Mon ambition était d'écrire et en fait j'écrivis une nouvelle. Puis un jour je lus un livre de Theodore Dreiser qui me fit tant d'impression que je lui envoyai aussitôt une lettre. A mon grand étonnement, il me répondit et m'invita à venir le voir à New York.

Je lui avais soumis ma nouvelle et son commentaire fut : « Vous écrivez bien, mais vous n'avez rien à dire ! » Il avait besoin d'une secrétaire pour travailler à un livre qu'il préparait et il m'offrit la place. J'acceptai d'emblée et je travaillai pour lui pendant les trois années qui suivirent.

Dreiser revenait de Russie et les Soviétiques faisaient grand cas de lui, ravis d'avoir trouvé un écrivain américain dénonçant les failles du système capitaliste. Ma nouvelle vie était passionnante et j'avais l'occasion de rencontrer beaucoup d'artistes et d'auteurs d'avant-garde — un monde bien différent du cercle quaker que j'avais connu à la maison. Petit à petit un fossé se creusa entre ma famille et

moi. J'appris à justifier par la raison tout ce qui me plaisait, à prouver qu'il n'existait ni bien ni mal. Mon attitude brisait le cœur de ma mère, mais je ne m'en préoccupais pas.

J'avais quitté l'école depuis huit ans, j'avais donc vingt-six ans, lorsque je rencontrai le Réarmement moral par l'intermédiaire d'un livre où je lus ces mots très simples: « Dieu a un plan pour chacun. Quand l'homme écoute, Dieu parle. » Je tentai l'expérience. Pour la première fois depuis des années, je me permis d'être sincère et voici les pensées que j'écrivis: « Cesse de te dérober et de faire la fanfaronne. Reconnais que tu es en plein brouillard. Sois honnête avec ta mère. Apprends la sténo. »

Lorsque je fis connaissance d'Annie, trois ans après, je travaillais comme secrétaire pour le Réarmement moral. J'avais beaucoup changé déjà, mais il restait fort à faire! Un jour, Annie vint s'asseoir près de moi:

« Tu écris une lettre? dit-elle.

— Oui.

— A qui?

— A un ami.

— Il est marié?

— Oui.

— Chez nous, il y a un nom pour les femmes comme ça », dit Annie avec fermeté, et elle me quitta.

Je restai là, secouée de fond en comble. Les yeux d'Annie m'avaient transpercée. Personne ne m'avait jamais parlé aussi directement. Ce que j'étais n'avait

rien de reluisant, une fois mis ainsi au grand jour. Je m'étais amendée sur bien des points, mais je cachais encore cette relation douteuse, et Annie avait mis le doigt dessus. Pour la première fois depuis des années, un sentiment de honte m'envahit. Je déchirai la lettre à demi écrite et je la jetai. Il n'y en eut jamais d'autres.

Ce n'est que deux ans plus tard que je rencontrai Bill, le fils d'Annie, et je fus frappée par son dynamisme et son ardeur révolutionnaire. Après quelques mois de séjour aux Etats-Unis, il connaissait des centaines d'ouvriers et de syndicalistes. Comme sa mère, il avait un but mondial : gagner les travailleurs à un idéal assez grand pour remédier à l'exploitation, d'où qu'elle vienne. Les structures de la société avaient certes besoin d'être changées, mais il fallait qu'en même temps les hommes changent. Tout nouveau système serait d'avance voué à l'échec si ses promoteurs ne prenaient pas leurs responsabilités et ne créaient pas un climat de confiance.

Ces idées se défendaient ; ces idéaux étaient bien ancrés dans la réalité. Pour de tels buts, je comprenais la nécessité d'accepter dans ma vie une certaine discipline.

Annie commença à m'emmener faire des visites aux femmes de dirigeants syndicaux. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il fallait leur dire et je me contentais d'écouter. Nous allions parfois de porte en porte : une femme ouvrait, nous dévisageait d'un air méfiant, mais la façon d'être d'Annie était désarmante et l'instant d'après on nous faisait entrer.

Je découvris vite combien les gens sont avides de simple amitié.

Un jour, l'organisatrice du Syndicat des chapeliers d'Atlanta nous invita dans une fabrique. Hélas! je n'avais pas pensé à mettre un chapeau pour cette occasion. L'organisatrice, une maîtresse femme, me toisa du regard et s'exclama: « Vous ne pouvez pas visiter une fabrique de chapeaux sans en avoir un vous-même. Ce sont des gens comme vous qui provoquent le chômage de nos ouvrières. » Elle se précipita vers un placard dont elle sortit une véritable roue de charrette vert épinard qu'elle me planta sur le crâne. Comme je ne suis pas dépourvue de vanité, je l'arrachai aussitôt. Avec dextérité, mon hôtesse m'en recoiffa, et ce petit manège aurait pu durer longtemps si Annie ne m'avait dit d'un ton sans équivoque: « Arrête de ne penser qu'à toi! » Je me résignai donc et passai l'heure suivante à déambuler à travers l'usine en tâchant d'être aimable avec les ouvrières. Mais le couvre-chef épinard me glissait sans cesse sur les yeux et je me sentais parfaitement ridicule. Inutile de dire que je n'étais pas de très bonne humeur au déjeuner qui suivit et que je me fis amplement taquiner par Annie et mes compagnons.

Le défi d'abandonner tout égoïsme était dur, mais ce que je voyais en Annie me poussait à l'accepter. L'abnégation avec laquelle elle-même et ses amis se consacraient à la tâche me remplissait de honte. Annie me disait de temps en temps: « Pourquoi es-tu si gentille au dehors? » Je savais ce qu'elle voulait

dire: j'affichais souvent un sourire aimable, mais sous la surface il y avait des tempêtes de jalousies et de rancunes. En fait, ce qu'elle m'a appris avant tout, c'est à aimer les autres, les aimer à tel point que leurs besoins passent avant les miens: « Le vrai maître est le serviteur de tous », répétait-elle souvent.

Il y a maintenant vingt-quatre ans qu'Annie est morte, mais pour nous, les quatre qu'elle a entraînés, le temps n'a fait qu'approfondir et fortifier ce qu'elle avait commencé. Nous avons compris de mieux en mieux la signification de son travail, le plus audacieux du monde: aimer les autres assez pour que Dieu puisse nous utiliser à transmettre une expérience de changement.

Trois d'entre nous se sont mariées et ont élevé des enfants. Nous vivons aujourd'hui dans différentes parties du monde: Rosamond Vondermühl à New York, June Lee à Los Angeles, Polly Anne Smith à Glasgow et moi à Londres mais, là où nous sommes, nous continuons ce travail.

## LA MÊME AVEC CHACUN

Pendant les années qu'elle passa en Amérique, Annie fut l'hôte de quelque deux cents foyers. Elle parcourut des milliers de kilomètres. Ses journées commençaient tôt et finissaient tard, et elles étaient consacrées à beaucoup de gens. Jamais elle n'avait de réticences, jamais elle ne s'écoutait. Il lui arrivait souvent de dire leur fait à certaines de ces femmes américaines comblées, qui vivent dans du coton et tyrannisent mari et enfants par leurs sautes d'humeur. La plupart du temps, ces femmes n'avaient aucune idée des ravages qu'elles provoquaient en « faisant la tête »; elles ne voyaient pas qu'ainsi elles dominaient la vie de leur mari, qui devenait timide et hésitant, ou au contraire rebelle et arrogant. Si tout n'allait pas comme elles l'entendaient ou si on faisait obstacle à leurs ambitions pour mari ou enfants, elles faisaient peser sur toute la maisonnée leur reproche muet. Annie les aidait à se voir telles qu'elles étaient et à comprendre que les membres de leur famille cherchaient à leur plaire afin d'éviter des frottements et n'osaient plus dire ce qu'ils pensaient ni être eux-mêmes.

Bien des femmes furent reconnaissantes à Annie de ce genre d'aide; d'autres, pas du tout, car leur orgueil avait été piqué au vif.

Annie ne trouva pas toujours la vie facile en Amérique. Souvent, elle avait le mal du pays. Elle aimait profondément l'Angleterre et y pensait tous les jours. Elle y avait encore toute sa famille. Sa mère avait alors quatre-vingt-dix ans. Tout ressentiment, tout heurt avait disparu entre elles deux, et un très profond respect mutuel les unissait. C'était la guerre et l'Angleterre se battait courageusement pour survivre. Annie avait le cœur déchiré en pensant à la situation de son pays; pourtant elle était sûre d'être au bon endroit, luttant pour ceux qu'elle rencontrait jour après jour. De toute urgence, il fallait renforcer au maximum le moral et l'unité des Etats-Unis. Et beaucoup, beaucoup de gens — jeunes et vieux, riches et pauvres, ouvriers et patrons — changeaient et recevaient une formation grâce à elle et à ses compagnons.

Annie était la même avec chacun, quelle que fût son origine ou sa situation sociale. Il n'y avait en elle aucune supériorité lorsqu'elle parlait aux humbles, ni aucune infériorité devant les grands. Elle restait toujours vraie, elle était toujours elle-même: gaie, pleine d'humour et de taquineries, ferme et droite.

Cependant, parmi ceux qu'elle rencontrait, il y avait des snobs qui se montraient paternalistes. Elle n'aimait pas cela, bien sûr, mais elle ne portait pas de jugement sur eux, elle les comprenait. Bien des femmes qui n'avaient jamais connu de privations



ni la peur de manquer d'argent faisaient appel à elle. Elles avaient d'autres problèmes. Beaucoup se plaignaient d'avoir un mari difficile. Annie souriait, et leur racontait ses propres expériences. Alors, chaque fois, les femmes commençaient à voir clair : elles avaient été aveugles à leurs propres torts, à ce qui, en elles, irritait les autres. Elles n'avaient fait qu'exiger ou blâmer autrui si les événements ne tournaient pas comme elles l'entendaient ou lorsque leur famille refusait d'obéir aux critères qu'elles voulaient imposer. Une conversation avec Annie — et elles se mettaient à voir leur nature et à reconnaître ce qui, dans leur attitude, rendait la vie difficile à leur mari.

Beaucoup, égoïstement, réclamaient égards et confort comme un dû. Annie les aidait à comprendre qu'elles n'avaient aucun droit. Leur vocation suprême, en tant que femmes, était de servir et de donner, de prendre le genre de responsabilité qui soude les ménages. Si la femme veut être le centre, la vie du ménage est inévitablement compromise.

Annie considérait le mariage comme un sacrement, un engagement solennel devant Dieu. Si Dieu est le centre du foyer, Il le transforme et le mariage devient une expérience toujours plus riche, plus vivante, plus profonde. On cherche non pas qui a raison, mais ce qui est juste, et on fait appel aux directives de Dieu pour chaque décision à prendre. C'est non pas ce que je veux ni ce que tu veux, mais ce que Dieu veut.

Comme Annie avait le courage et l'amour d'être franche avec chacun, elle put apporter la guérison

dans des situations qui semblaient désespérées. Des gens qui étaient morts spirituellement revinrent à la vie dès qu'ils cessèrent de se complaire en eux-mêmes, dans leur amertume et leurs critiques, pour se mettre au service d'autrui et prendre des responsabilités. Ils payèrent Annie de retour par une vive affection et devinrent des amis à toute épreuve. Annie gardait un contact épistolaire avec des centaines de gens. Elle écrivait chaque jour des piles de lettres, en utilisant les moments d'attente avant de se mettre en route pour l'une des nombreuses visites qui remplissaient ses journées.

Au cours du printemps 1942, la revue musicale *Tu peux défendre l'Amérique* fut présentée à Detroit, dans le Michigan. Par milliers, les ouvriers des grandes usines se pressèrent au spectacle. Annie arriva d'Indianapolis, où elle était allée voir ses amis John et Rose Riffe à l'occasion du baptême de leur petite fille, Joanna. Ceux-ci avaient aussi invité Frank Buchman, June Lee et quelques autres. Annie leur avait parlé des nombreux foyers où elle avait été au cours des trois mois précédents, redonnant ainsi aux Riffe la vision de ce que pourrait être leur foyer et du rôle que John pourrait jouer à la tête de son grand syndicat des ouvriers métallurgistes.

Annie arriva à Detroit épuisée. De toute évidence, quelque chose n'allait pas. Elle n'avait mal nulle part, mais elle manquait d'appétit, ses chevilles enflaient et toute énergie semblait l'avoir abandonnée. Un médecin l'ausculta et la fit entrer immédiatement à l'Hôpital Henry Ford pour des examens. C'était

le 27 mai 1942. Le docteur découvrit qu'elle avait un cancer. On avertit Frank Buchman, qui prévint lui-même le fils d'Annie. M<sup>me</sup> Henry Ford fit le nécessaire pour qu'Annie ait une bonne chambre à l'hôpital, et Bill trouva à se loger dans le voisinage.

Pour Annie une nouvelle expérience commençait. Elle n'avait jusqu'alors pénétré qu'une fois dans un hôpital, lors de la maladie et de la mort de son mari. Sa vaillance et sa foi allaient être mises à l'épreuve. Elle ne se doutait pas qu'elle resterait à l'hôpital pendant dix-huit mois! Elle subit plusieurs examens, et finalement les docteurs décidèrent de l'opérer.

Quand elle était seule le soir, Annie se chantait des cantiques et, la veille de son opération, elle chanta à haute voix: *Ma foi est en Toi*, et finit par sombrer, confiante, dans un sommeil réparateur.

Le lendemain, vers six heures du matin, elle se leva pour faire sa prière. Pendant qu'elle était agenouillée, toute frêle au pied de son grand lit d'hôpital, six docteurs apparurent dans l'encadrement de la porte. Ils s'arrêtèrent net au spectacle d'Annie à genoux, et attendirent en silence qu'elle ait fini. Quand elle rouvrit les yeux, ce fut son tour d'être surprise en apercevant tous ces médecins! Elle les taquina sur leur air solennel et regrimba dans son lit.

Quand on vint la chercher, elle chanta tout haut pendant qu'on poussait son chariot le long des corridors jusqu'à la salle d'opérations.

Sa foi réelle, l'intérêt qu'elle portait à chacun, sa gaieté et sa chaleur devinrent légendaires. Alors qu'à l'hôpital la plupart des gens ne pensent qu'à

eux-mêmes, Annie, elle, dès son arrivée, se dépensa entièrement pour les autres.

Pendant ces dix-huit mois, son fils Bill vint la voir tous les jours, par les tempêtes glaciales de l'hiver comme par les chaleurs torrides de l'été. Elle attendait toujours avec impatience son pas rapide et ses remarques taquines. L'affection qu'ils avaient l'un pour l'autre allait plus profond que des mots. Leurs plaisanteries et leur gaieté exprimaient les sentiments très profonds et très forts qui remplissaient leurs cœurs. Jamais leur relation n'était exclusive ni possessive; ils ne demandaient rien l'un de l'autre. Chacun d'eux accordant à Dieu la première place dans sa vie et se fiant à Ses voies et à Sa volonté, la maladie d'Annie ne provoquait aucun conflit. Ce tandem mère-fils montra à bien des gens ce qu'est un amour désintéressé, libre de toute pression et caractérisé cependant par une étroite unité.

Mais laissons Annie raconter en ses propres termes son entrée et ses expériences à l'hôpital.

Une infirmière s'occupa de moi, m'apporta le petit déjeuner, puis me présenta une feuille de papier pour que j'y note la liste de mes effets, de mes valeurs, et la somme d'argent que j'avais avec moi. Comme c'était mon premier séjour à l'hôpital, tout ce processus me parut étrange. Mais il fut rapidement mené à bien, car je l'assurai que certainement personne ne serait tenté de me prendre mes affaires. Elle parut assez surprise de ce qu'elle appela ma confiance,

disant que la plupart des gens sont soupçonneux et que beaucoup ne sont pas honnêtes.

Le plus sûr moyen de trouver la vraie joie si l'on est malade à l'hôpital, c'est de se faire des amis. Beaucoup de gens vinrent me voir ou m'envoyèrent des messages. Le Dr Buchman me fit parvenir une boîte de thé de Chine, car il connaissait la répulsion des Anglais pour les sachets de thé. Quel plaisir cela me fit, et quelle joie c'était d'agrémenter tous mes repas d'une bonne tasse de thé.

Mon infirmière, elle aussi, était Anglaise et je découvris qu'elle venait de Birmingham où elle avait encore beaucoup d'amis et connaissances. Elle me dit combien elle avait eu de joie à revoir son pays, six ans auparavant. Un jour, elle regardait par la fenêtre de ma chambre. Il pleuvait à verse. « J'espère qu'il ne pleuvra pas dimanche », dit-elle. Je lui demandai pourquoi, et elle m'annonça qu'elle allait se marier. Je pensai que ce serait gentil de lui offrir un petit cadeau en reconnaissance de tout ce qu'elle faisait pour moi. Mes amis achetèrent un joli service de table, nappe et serviettes assorties, que je pus lui donner. Elle fut ravie et me remercia avec émotion.

Le dimanche soir, adossée à mes oreillers, j'étais en train de dîner dans mon lit lorsque, ô surprise! la jeune mariée entra dans ma chambre, accompagnée de son époux. Ils allaient partir en voyage de noces. Ils étaient rayonnants. Le mari dit qu'il avait tenu à venir avec sa femme pour me remercier de mon cadeau de mariage et de mon amitié.

Pendant plusieurs semaines, les docteurs essayèrent de déceler ce qui clochait et ils semblaient avoir de la peine. Ils me trouvaient en tous cas un excellent moral ! Ils eurent de nombreuses consultations à mon sujet, et il y eut plus d'une complication et d'innombrables examens.

Finalement, un matin on m'emmena à la salle d'opérations. C'était un spectacle un peu déprimant de voir tant de médecins et tant d'infirmières. Je ne savais pas trop ce qu'on allait me faire, mais je n'avais pas peur. Je m'étais réveillée très tôt ce matin-là, et deux strophes d'un cantique m'étaient revenues à l'esprit : *Ma foi est en Toi*. Je les avais chantées et cela m'avait aidée. L'opération se passa bien et, après quelques jours, je commençai à me remettre. Jamais je n'oublierai la gentillesse des infirmières aussi bien que des médecins.

Depuis mon entrée à l'hôpital, j'avais fait connaissance de plus de vingt médecins, de dix-huit infirmières, de l'infirmière-chef, de cinq aides-infirmières, de quatre filles de salle, de cinq femmes de ménage, d'une diététicienne et de six assistants. Quant aux infirmières que je n'ai vues que quelques demi-journées, je ne les compte pas, car ça ferait trop.

Une infirmière, qui avait fait la garde de nuit les quinze premiers jours, ne quittait jamais son service sans venir me dire au revoir. Elle s'occupa aussi de moi durant la journée pendant un bon bout de temps.

Une autre infirmière s'exclama, la première fois qu'elle entra dans ma chambre : « Ma parole, est-ce que votre chambre est toujours comme ça ? — Que

voulez-vous dire? lui demandai-je. — Elle est si jolie et elle a l'air si propre et bien rangée. » A mon avis, c'était un grand compliment, car le jour même une des femmes de ménage m'avait fait la même remarque et avait ajouté: « C'est un tel plaisir de travailler pour vous. »

Ces détails peuvent paraître n'avoir guère d'importance; pourtant ils m'ont fait prendre conscience du genre de choses que les gens remarquent partout et qu'ils recherchent. C'est cela qui crée une confiance réciproque et construit les amitiés solides.

Tous ces gens qui venaient constamment dans ma chambre, je faisais leur connaissance en commençant par leur raconter des anecdotes de ma propre vie. Les infirmières se mirent à leur tour à me parler d'elles-mêmes. « Nous avons beau faire pour dissimuler nos sentiments, me dit l'une d'elles, nous les femmes, nous sommes au fond toutes pareilles. » L'orgueil, la peur, la jalousie nous empêchent en effet de donner le véritable amour et d'être les vraies femmes que nous sommes appelées à être.

Une infirmière qui s'occupa de moi en tout et pour tout durant quatre demi-journées devint une personne entièrement différente dès qu'elle eut décidé de dire la vérité à sa mère. La moindre des choses la mettait en colère, et cela finissait toujours mal. Après notre premier moment ensemble, je lui parlai des quatre critères auxquels j'essaie de conformer ma vie: l'honnêteté, la pureté, le désintéressement et l'amour absolu. Elle parla de ces principes à sa mère et lui demanda pardon pour son mauvais

caractère. Sa mère, sachant qu'elle avait sa part des torts, s'excusa aussi. Une toute nouvelle relation s'établit entre elles — c'est un foyer nouveau en train de se créer, et, qui plus est, la transformation de cette infirmière affecte l'hôpital de plusieurs manières : ses relations avec sa surveillante, avec ses compagnes infirmières comme avec les docteurs et les malades ont complètement changé.

Une autre infirmière entra un jour dans ma chambre, juste pour y déposer un bouquet remis à la réception à mon intention. Je ne l'avais encore jamais vue. Elle était amicale et bavarde. Je lui racontai cette histoire. « J'ai l'impression que c'est aussi ce qui cloche chez moi, dit-elle. J'aime tellement en faire à ma tête ! » Rentrée à la maison, elle parla à sa mère. Leur existence à toutes les deux en fut transformée.

Trois mois après mon entrée à l'hôpital, une aide-soignante me dit : « Nous sommes tristes que vous soyez malade, mais bien contents que vous soyez là ! »

Chaque matin Olga, la femme de ménage, vient faire ma chambre et épousseter. Elle arrange tout magnifiquement, ce dont je lui suis très reconnaissante. Un de ses jours de congé, c'est une remplaçante qui vint. Elle me regarda attentivement, et remarqua : « Vous n'avez pas l'air bien malade, avec ces yeux si gais ! — Je vais beaucoup mieux », lui répondis-je. Elle me demanda ce que j'avais et depuis combien de temps j'étais à l'hôpital. Quand je lui eus dit quelle était ma maladie et que j'étais depuis neuf mois



à l'hôpital, elle s'écria : « Mon Dieu ! Et avec tout ça vous avez encore l'air joyeux ! — Vous savez, lui dis-je, si on n'a pas peur mais qu'on a la foi, ça aide ! » Elle opina du bonnet tout en continuant à cirer. Je lui demandai si elle savait le cantique : *Ma foi regarde à Toi, ô Agneau du Calvaire*. « Oui, répondit-elle. Voudriez-vous le chanter avec moi ? » Ce que je fis. Puis elle me nomma son cantique préféré. « C'est aussi le mien », dis-je<sup>1</sup>. Nous le chantâmes ensemble, et cela nous fit grand bien à toutes les deux.

Un matin, j'étais justement en train de le chanter lorsque Olga entra dans ma chambre. Elle me demanda de le recommencer pour elle ; après quoi elle me dit : « A présent, je comprends ce qui vous rend si heureuse. »

Une autre fois, un jeune interne, qui devait s'occuper de moi pendant un mois, me dit : « Qu'est-ce qui donne à votre visage cette expression que tout le monde remarque ? » Un peu embarrassée, je répondis, me passant la main sur le front : « J'ai pris quelques rides de plus depuis mon entrée à l'hôpital. — Non, je ne parle pas des rides. — Eh bien ! alors, dites-moi ce que vous lui trouvez, à ma figure. » Il sourit et me dit : « Eh bien, c'est une paix et une sérénité comme je n'en ai encore jamais vu. »

Je lui dis qu'il n'en avait pas toujours été ainsi et il voulut connaître mon secret. Je lui racontai combien j'avais été paralysée par la peur et que j'étais

<sup>1</sup> *Dans le jardin où j'aime entrer.*

la personne la plus anxieuse qui fût. Je lui parlai des quatre critères : l'honnêteté, la pureté, le désintéressement et l'amour absolu, qui représentent la volonté de Dieu pour moi, et que j'essaie de vivre. « C'est cela qui m'a enlevé mon appréhension de l'avenir et la peur du qu'en-dira-t-on, et qui m'a donné confiance, lui dis-je. Ici à l'hôpital, je sais que Dieu a constamment mis en œuvre Son plan pour moi, me conservant mes facultés de pensée et un bon moral, si bien que je suis sans crainte. »

J'ajoutai que ma plus profonde expérience avait été de pouvoir m'ouvrir en totale franchise à mon fils, et qu'il en était résulté entre nous de nouvelles relations, qui n'avaient fait que s'approfondir depuis. Je lui dis que cela s'était passé huit ans auparavant. « Oui, reprit-il : mais comment un médecin peut-il dire la vérité à un patient atteint d'une maladie incurable et sans aucun espoir d'amélioration ? » Je lui répondis que j'avais toujours cru à la puissance de la prière, quoique mes prières n'eussent pas toujours été exaucées comme je l'entendais, et que j'avais appris à écouter Dieu, à découvrir Son plan, non seulement pour ma propre vie, mais pour la vie d'autres personnes. En pareil cas, je demanderais à Dieu de m'indiquer la voie à suivre, et Il le ferait. Mais Il me demanderait d'utiliser également mon bon sens. Le médecin comprit fort bien.

Une autre fois, un nouvel interne eut la responsabilité de mon étage. J'étais en train de prier à genoux au pied de mon lit avant de m'endormir et, en me relevant, j'aperçus le docteur. Je ne sais

combien de temps il était resté là. Il dit: « Je n'ai jamais vu ça dans un hôpital! »

Il y a quelques jours, je devais passer à la radio. Je fis la connaissance de la jeune technicienne des rayons X. On voyait qu'elle aimait son travail: elle se donnait tant de mal pour que tout soit bien exact, et elle me montra aussi une grande sollicitude. Pour employer ses propres termes, elle me demanda: « N'était-ce pas amusant? » Peut-être que ce n'est pas exactement ainsi que vous qualifieriez le fait d'avoir successivement le bras droit, puis le bras gauche, passés aux rayons X, puis une jambe, puis l'autre, le tronc — de face, puis de dos, la nuque et même le crâne. La seule partie de mon individu qui échappa à la radio fut mon visage — il n'en était sans doute pas digne.

Je peux maintenant me lever et, en me promenant dans le corridor de l'hôpital, je rencontre beaucoup de malades. Un jour, en passant devant une chambre, je vis une dame me sourire et je lui demandai comment elle allait. Je ne la connaissais pas. « Venez vous asseoir », dit-elle. Nous avons parlé de beaucoup de choses, en particulier de sa peur à l'idée de ne pas savoir ce qu'on allait lui faire. Elle me dit qu'elle redoutait les nuits à l'hôpital et les opérations. Je lui dis que moi aussi j'avais connu la peur autrefois, mais plus maintenant. Le lendemain, elle devait subir un traitement très pénible, mais elle put dire au médecin qu'elle n'avait plus peur. Elle était gravement malade, mais est maintenant en bonne voie de guérison. Elle m'a raconté que son mari vient

lui rendre visite et qu'ils prient ensemble chaque soir.

Ce sont ces choses toutes simples qui m'ont réchauffé le cœur et qui ont rendu ces dix mois à l'hôpital absolument passionnants. Tout le monde m'a témoigné une telle amitié et a eu de tels égards pour moi dès le premier jour que je serai triste de repartir quand le moment viendra.

## L'ÉTÉ À L'ILE DE MACKINAC

C'est Rosamond Vondermühl qui décrit l'étape suivante de la vie d'Annie, car elle est restée à ses côtés à Detroit durant tous ces mois; elle habitait chez des amis et allait chaque jour la voir à l'hôpital.

Nous étions en 1943. Le printemps était là. Le temps devenait plus doux et Annie s'asseyait chaque jour sous le porche au soleil. Elle reprenait des forces graduellement, si bien qu'un jour les médecins lui permirent une promenade en voiture. Son fils Bill la rejoignit pour cette grande occasion: c'était la première fois qu'Annie sortait de l'hôpital depuis quatorze mois. Ce fut une joyeuse randonnée, pleine de rires et de plaisanteries. D'autres excursions suivirent. Annie reprenait des forces et son moral montait en flèche. Nous commençons à nous demander si elle ne pourrait pas quitter l'hôpital, car le cours de la maladie semblait s'être arrêté, temporairement en tout cas.

Pour la troisième année consécutive, une assemblée d'entraînement pour le Réarmement moral s'ouvrait pour les mois d'été dans l'île de Mackinac.

Des centaines d'ouvriers y vinrent des usines de Detroit, et d'aussi loin que Seattle, Los Angeles, Boston et Philadelphie. Ils avaient vu la revue *Tu peux défendre l'Amérique* et ils avaient trouvé une idée nouvelle. Les causes des divisions, discordes et griefs étaient guéries. Ensemble, ces hommes s'unissaient pour accroître la productivité.

Bill, le fils d'Annie, accompagnait tous les week-ends de fortes délégations d'ouvriers avec leurs femmes jusqu'à l'île de Mackinac. Annie était au courant de tout ce qui s'y passait. Elle fit la connaissance de nombreux chefs syndicalistes, qui venaient la voir à l'hôpital, et elle écrivait à ceux qu'elle ne pouvait rencontrer.

Son fils se demanda si elle ne pourrait pas faire elle aussi le voyage. D'abord, les médecins hésitèrent. Ils n'avaient jamais envisagé une chose pareille. Puis ils en vinrent à la conclusion que cela ne pourrait nuire à sa santé, et que cela serait bon pour son moral. Ils donnèrent donc leur consentement, et la joie d'Annie ne connut plus de bornes.

Les semaines passées à Mackinac furent très riches. Annie avait une grande chambre d'angle donnant sur les pelouses et l'entrée de l'hôtel où se tenaient les conférences. Elle pouvait voir ses nombreux amis aller et venir, et leur faire signe de la main. Avec les médecins, elle fixa le nombre de visites qu'elle pourrait avoir chaque jour, car ceux qui désiraient s'entretenir avec elle étaient légion. Les enfants venaient aussi lui apporter des fleurs cueillies dans les champs des alentours.

En septembre se tint une session industrielle à laquelle prirent part des délégués des grands centres de l'industrie américaine. Patrons, syndicalistes, ouvriers y découvrirent qu'ils avaient une tâche commune capable de combler le fossé qui les séparait.

Plusieurs délégations industrielles étaient ainsi venues des grands chantiers navals de Philadelphie. Lorsque la session prit fin, il fut décidé qu'un groupe important du Réarmement moral se rendrait dans cette ville pour continuer la pénétration d'un nouvel esprit dans les chantiers. Le fils d'Annie en était. Comme Annie brûlait de s'y rendre aussi et d'être en plein cœur de la bataille! A nouveau consultés, les médecins estimèrent que le meilleur stimulant pour leur malade serait d'être avec ses amis, luttant à leurs côtés pour changer des gens. A cette époque, le cancer avait atteint tous les organes et il ne lui restait plus longtemps à vivre.

Annie quitta donc l'île de Mackinac et s'arrêta quelques jours à Detroit en chemin. Avant sa maladie, elle y avait séjourné et s'y était fait de très nombreux amis. Madame Henry Ford, femme du fameux pionnier de l'automobile, l'avait invitée à prendre la parole chez elle en bien des occasions. Et Annie était toujours restée en correspondance avec elle, comme avec les nombreuses amies de Madame Ford qu'elle avait aidées à ouvrir et élargir leur cœur. Ce fut l'une de celles-ci qui l'invita pour ces quelques jours. Annie se donna sans compter. Elle avait tellement maigri qu'un matin son alliance glissa

L'ÉTÉ À L'ILE DE MACKINAC

de son doigt. June Lee était auprès d'elle et chercha partout, mais en vain. Annie eut un vrai chagrin de cette perte.



## DE NOUVEAU EN ROUTE

Annie se mit en route pour son dernier voyage. Elle arriva à Philadelphie à la mi-octobre. Il ne lui restait que quatre mois à vivre, mais ces quatre mois marquèrent l'apothéose de sa vie, et Annie ne faillit pas à sa promesse: elle combattit jusqu'à son dernier souffle pour des foyers sains.

C'est chez moi à Germantown, un quartier de Philadelphie, qu'elle passa son dernier automne. Mes parents mirent leur maison à la disposition d'Annie, de Bill et de leurs amis venus mener une action dans les chantiers navals. Mes deux frères étaient absents, l'un à l'armée, l'autre marié. Mais nous étions au moins douze à table, et souvent davantage. Notre fidèle cuisinière, Mary Cassey, préparait les repas.

La maison bourdonnait comme une ruche, mais au milieu de cette effervescence mes parents continuaient à vivre selon leurs habitudes. Il fallait simplement commander davantage de nourriture, il y avait davantage de convives autour de la table, et beaucoup plus d'allées et venues dans la maison. Mon père se rendait chaque matin à son bureau, et

il ne savait jamais qui il trouverait autour de la table en rentrant.

Annie était pleine de délicatesse et elle fut d'une grande aide pour ma mère, qui avait tendance à être toujours anxieuse. Je pense que l'humour et le tact d'Annie aidèrent ma mère à ne pas se sentir surchargée.

Mon père avait beaucoup de cœur et durant cet hiver-là il ouvrit largement son foyer. Il s'y tint plusieurs réunions, auxquelles nous amenions nos nouvelles connaissances. Elles aimaient monter dans la chambre d'Annie pour lui rendre visite. Celle-ci participait ainsi à tout ce qui se passait.

Mais il y avait naturellement bien des choses à apprendre, dans un foyer si grand et qui connaissait un tel va-et-vient. Je me souviens de ce qu'Annie nous disait de la délicatesse qui, d'après elle, avait une grande importance et ne pouvait venir que d'un cœur humble et généreux. Parfois il y avait des critiques et de l'impatience dans l'air. Annie profitait alors de la première occasion pour avoir un entretien avec nous. « Cela ne sert à rien de se lancer des coups d'épingle », avait-elle coutume de dire.

Elle reconnaissait notre humeur au ton de nos voix. Je me souviens si bien d'une fois où nous mettions la table à la salle à manger, et où elle nous fit remarquer, plus tard, combien nos voix étaient stridentes et nous demanda ce qui se cachait derrière ce bruit qui montait jusqu'à sa chambre.

C'était un automne radieux. Durant les premières semaines, Annie pouvait encore s'habiller et se lever

pour quelques heures. Chaque jour nous l'emmenions pour des sorties en voiture dans la campagne environnante. En quinze minutes d'auto, nous nous trouvions dans les riches prairies de la Pennsylvanie. Nous empruntions les petites routes tranquilles loin de la circulation. Les arbres étaient comme embrasés par les ors, les rouges, les bruns de leurs teintes automnales. Annie buvait des yeux ce paysage de collines si semblable à l'Angleterre et pourtant si différent : plus vaste, plus ouvert. Elle avait appris à connaître à fond l'Amérique et à l'aimer. Elle s'était fait dans ce pays des centaines d'amis qui lui étaient dévoués corps et âme. Elle devait certainement se douter qu'elle ne reverrait jamais l'Angleterre, ni sa mère. C'était étrange de se dire que sa mère lui survivrait probablement.

Elle ne parlait jamais de ses malaises. Elle subissait encore des examens et des traitements pénibles. Assise sur le bord de son lit, petite et frêle dans sa robe de chambre rose, elle plaisantait avec le docteur et les infirmières qui la soignaient. Elle était toujours tournée vers les autres ; sans cesse, elle maîtrisait sa souffrance et, d'un effort de volonté, décidait de s'en dépréoccuper et de s'en détourner. Ainsi, un véritable rayonnement émanait d'elle.

Elle revenait de plus en plus aux vieux cantiques qu'elle avait appris longtemps auparavant. Elle les copiait de sa merveilleuse écriture ; elle se les chantait à elle-même, ou à ses amis, quand elle risquait d'être prise de peur ou préoccupée par son état physique.

Sa chambre était magnifique à voir, soignée et arrangée avec goût. On y trouvait des quantités de fleurs et des douzaines de photographies encadrées sur les meubles. Il y en avait une de sa mère, assise dans son lit, un châle sur les épaules; des photos de familles, d'enfants, de nombreux jeunes gens en uniforme qui lui écrivaient de tous les coins du monde.

Pendant ce temps, Annie suivait de tout son cœur les péripéties de la lutte qui se menait à Philadelphie. Elle était particulièrement captivée par ce qui concernait les ouvriers des chantiers navals et leurs femmes. Ceux-ci venaient souvent la voir et lui donnaient des nouvelles du combat qu'ils menaient pour créer un esprit de confiance et former des chefs incorruptibles.

Chaque jour, nous avions une pile de lettres à mettre à la poste. Une des personnes avec qui Annie entretenait une correspondance régulière était le Dr Buchman. Elle lui était reconnaissante à plusieurs titres: elle se souvenait en particulier de la première fois qu'elle avait dû parler à Oxford — elle avait une telle peur de s'exprimer, avec le mince bagage scolaire qu'elle avait — mais Frank Buchman l'avait aidée à se donner telle qu'elle était et tout s'était bien passé.

Voici deux de ses lettres:

*Octobre 1943*

Cher Frank,

L'autre jour, j'ai eu la grande tentation d'essayer de descendre l'escalier toute seule. A l'arrivée des autres, j'aurais dit: « Vous voyez, je suis parfaitement capable de marcher et de descendre sans aide. » Mais

je risquais de chanceler, de tomber peut-être, et de détruire tout ce qui a été fait pour moi. C'est dur parfois, mais je suis si reconnaissante que Dieu me garde, qu'Il me guide et dirige ma volonté. Cela me montre de plus qu'aucun de nous ne peut avoir cette vie à bon compte. Il y a un prix à payer chaque jour. Pour moi, je pense que le plus dur était — et est encore — de sacrifier ma volonté. Il me semblait impossible que Dieu la prenne, car c'était ma vie même, ce qu'il y avait de plus coriace en moi.

J'aime beaucoup cette strophe, et elle est toujours devant mes yeux :

Je n'ai pas de bijoux pour parer Ton autel  
 Pas de renoncement spectaculaire à faire.  
 Mais voici : dans ma main tremblante j'apporte  
 Cette volonté qui est la mienne.  
 Une chose qui semble petite  
 Mais Toi seul Tu peux comprendre  
 A quel point, quand je Te la donne,  
 Je me donne entièrement.

*Octobre 1943*

Cher Frank,

J'ai beaucoup pensé ces derniers jours à nous, les mères, qui sommes si aveugles aux besoins de la famille que Dieu nous a donnée. Au lieu de lutter constamment, nous voulons la paix à tout prix et pour le moindre effort ; c'est pourquoi il y a tant de délinquance.

C'est vrai, nous pouvons nous battre pour ce que nous appelons nos droits. Je sais combien je tenais

à certains droits, parce que je travaillais dur pour réussir dans le commerce. Mais c'est parce que je pensais seulement à la sécurité matérielle que j'ai échoué dans tant d'autres domaines.

Etendue ici, je pense à tout cela, et le Seigneur s'est mis à me parler et à me dire combien Il a utilisé toutes mes fautes pour donner un nouvel espoir et rendre confiance en l'avenir à beaucoup de gens semblables à moi.

Le Seigneur n'est-Il pas bon envers moi, Frank?

Ce matin, en lisant Romains V, v. 1-6, la pensée m'est venue qu'Il n'avait pas seulement augmenté ma foi dans Sa puissance de guérison, mais qu'Il m'a aussi donné la paix qui rend la foi si réelle; et, comme je lis dans le verset 5, une espérance qui ne déçoit jamais, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit. L'amour de mes amis compte vraiment beaucoup pour moi, mais l'amour de Christ a transformé ma vie et lui a donné une telle valeur que je ne saurai jamais l'exprimer.

L'automne avait passé. Les arbres étaient maintenant dénudés. Il était clair pour nous qu'Annie ne vivrait plus longtemps. Nous étions quatre à prendre soin d'elle: June Lee, Rosamond Lombart, Polly Anne Eastman et moi-même. A tour de rôle, nous lui portions ses repas, entretenions sa chambre, faisions son lit. Nous la bordions chaque soir avant de prier avec elle. Puis la lumière était éteinte et Annie restait seule. Elle avait à sa portée une sonnette qui pouvait

rapidement amener l'une d'entre nous, mais elle y avait rarement recours.

Son Dieu était si réel, si proche. Lorsqu'elle risquait d'être en proie à l'angoisse ou à la peur, elle se tournait vers Lui. Elle chantait un cantique ou lisait la Bible, ou simplement écoutait ce que Dieu pouvait avoir à lui dire. Nous n'avons jamais su combien de fois, seule durant ces longues nuits, elle fut guettée par la peur. Timide et anxieuse de nature, elle s'était, grâce à la foi, l'obéissance et l'amour, forgé un cœur de lion.

Chaque matin, à cinq heures trente, l'une de nous descendait à la cuisine préparer du thé, qu'elle portait à Annie sur le coup de six heures. Toujours éveillée, celle-ci allumait dès qu'elle entendait nos pas. Après le thé, appuyée contre ses oreillers, elle prenait sa plume et son carnet et écrivait les pensées qui lui venaient pour la journée. Dans la tranquillité et la paix matinales, avant que la maison ne s'anime, elle écoutait Dieu, lisait la Bible et priait.

Voici quelques lignes des deux cantiques qu'elle se répétait constamment :

Si ma faiblesse est bien grande  
Ta force est plus grande encore  
O Jésus! Qu'elle me rende  
Fidèle jusqu'à la mort.

Que ma volonté devienne  
La servante de la tienne.  
Viens habiter dans mon cœur  
Je t'appartiens, bon Sauveur.

Extraits de son carnet :

*Décembre 1943*

Nous devons être des changeurs de vies. Dieu attend de nous que nous avançons sans hésiter dans tout ce que nous faisons, et pas seulement quand nous sentons que nous avons un travail spécial à accomplir. Dieu veut que nous grandissions chaque jour, sans jamais oublier Ses paroles : « Hors de moi, vous ne pouvez rien faire. »

*Matin du Jour de l'An 1944*

Le monde nouveau ne peut se bâtir que sur des foyers sains, qui sont l'épine dorsale de chaque nation. L'armée est mobilisée par-delà les mers et beaucoup donnent leur vie pour remporter la victoire. De même nous devons mobiliser nos forces pour créer une armée de combattants disciplinés, prenant soin les uns des autres, préparés à donner tout ce qu'ils ont pour être victorieux. Ce n'est pas le moment de se dérober. Chacun est responsable.

Je sais que Dieu attend de moi que je Lui donne tout et, pour l'année qui vient de commencer, je me donne moi-même, avec chaque parcelle de force qu'Il m'accorde, afin de lutter pour la vraie vie de famille, et cela aussi longtemps que je pourrai encore le faire.

Annie écrivait ces lignes alors qu'il lui restait six semaines à vivre.



## DERNIER NOËL

Jour après jour, Annie continuait à lutter pour nous. Dès l'instant où l'on entrait dans sa chambre, elle sentait notre état d'esprit — si nous étions préoccupées de nous-mêmes ou libres et ouvertes à autrui.

June et moi-même sommes deux personnes pour qui elle s'est dépensée jusqu'à la fin. Il y avait souvent eu de la rivalité entre nous. Toutes deux, nous étions des fortes têtes et des impulsives. Annie voulait nous aider à trouver un contact si réel avec Dieu que nous ne soyons pas dirigées par nos réactions.

Un matin, quelques jours avant Noël, comme je lui apportais son thé de six heures, elle scruta mon visage et me dit : « Tu n'as pas eu ta gaieté habituelle ces derniers jours. Que se passe-t-il ? » Elle n'en dit pas davantage et, dès que j'eus terminé mes soins, je rentrai rapidement dans ma chambre pour réfléchir. Ce défi qu'elle m'avait lancé, de dire franchement ce que je ressentais, j'allais le relever. J'écoutai donc cette petite voix tranquille qui ne vous fait jamais faux bond. Des pensées me vinrent, très clairement. J'avais été jalouse de June et j'avais

essayé de m'attirer les bonnes grâces d'Annie. J'avais aussi eu de l'impatience et des critiques envers ma mère, et je pensai que je devrais lui en demander pardon.

Je revis Annie un peu plus tard, et nous avons eu un petit entretien. J'ai retrouvé les pensées qu'elle avait notées le lendemain dans son carnet: « Grande gratitude pour la conversation d'hier avec Clara. Je suis reconnaissante à Dieu de m'avoir donné le courage de lui parler franchement, pour que nous puissions avoir l'une avec l'autre le genre de relations qui fassent de ce foyer un modèle pour le pays.

« Prier spécialement pour que Clara apprenne à prendre soin de sa mère et de June d'une nouvelle manière et qu'elle devienne le pionnier de la vraie vie de famille dont le monde a besoin. »

Et voici ce qu'Annie a écrit dans son carnet le jour de Noël:

« Grande reconnaissance pour la journée d'hier. L'honnêteté de Clara — et la véritable joie qui vient quand on est libéré. Aujourd'hui, un grand jour. C'est tellement comme à la maison, d'être ici avec Bill. Cela double la joie de cette journée.

« Quelle reconnaissance de savoir que Dieu reste tout près de moi, me rappelant de me détendre en Lui et de prendre assez de repos pour être à même de m'intégrer au plan qu'Il a pour ce foyer.

Le Christ, durant les dernières années de Sa vie, a passé par tant de choses pénibles, et Sa seule source de force était la prière. Il faisait confiance à Son Père céleste pour tous les détails de Sa vie. Quelle joie

Il a dû avoir quand Son Père céleste a dit: « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection. »

Dieu nous donne, aujourd'hui encore, les mêmes privilèges. Quel privilège qu'Il nous ait choisis pour amener les gens à Lui. »

Ces pensées sont les dernières qu'Annie ait pu noter. Elle n'eut plus assez de forces ensuite pour écrire.

Le jour de Noël, nous avons pensé qu'Annie devrait descendre pour partager avec nous son dernier repas de Noël. Nous l'avons habillée et, comme ses jambes étaient trop faibles pour la porter, nous lui avons fait « la chaise » de nos bras tendus. Au pied de l'escalier, mon père lui donna le bras et elle parvint à faire les quelques pas qui la séparaient de la salle à manger. Elle s'assit à sa droite, entourée des visages souriants de son fils Bill, de nous quatre et d'autres amis. Après les actions de grâces, on découpa la dinde traditionnelle. Un beau feu pétillait dans l'âtre et le parfum pénétrant des branches de sapin embaumait la maison.

Annie était contente de sa journée lorsqu'elle retrouva son lit ce soir-là.

Une semaine avant sa mort, elle reçut de Frank Buchman la lettre suivante, datée du 8 février 1944:

Ma chère Annie,

Je pense beaucoup à vous ces jours-ci. Les vieux cantiques que vous chantez sont ceux que je connais aussi et ils nous unissent par un lien précieux.

## DERNIER NOËL

Quelle bonne idée vous avez eue de me téléphoner l'autre jour! J'ai aussi reçu une longue lettre de Bill. J'aime le voir répartir son temps juste selon les bonnes proportions — que vous lui avez inculquées: travail, travail, et puis changement de vies!

Je viens de recevoir une excellente lettre de Roly Wilson, à Londres. Il me donne des nouvelles de Tod Sloan, de Liz et des habitants d'East Ham, qui sont venus en masse à Berkeley Square <sup>1</sup> pour la fête de Noël.

Le meilleur est encore devant nous.

Votre dévoué  
Frank

<sup>1</sup> Maison de Frank Buchman à Londres.

## JUSQU'AU BOUT

En février, Annie s'était terriblement affaiblie. Elle ne pouvait plus s'asseoir dans son lit, ni rien faire par elle-même.

Mais il y avait encore certaines personnes qu'elle tenait à voir : des Américains qui étaient ses amis de longue date, qui avaient été formés par Frank Buchman et nous avaient à leur tour entraînés.

De passage à Philadelphie, ils vinrent lui rendre visite. Elle leur adressa la parole en termes clairs et nets, comme elle l'avait fait en maintes occasions : tant de choses dépendaient d'eux. Ils avaient été appelés à une tâche vitale — à suivre un chemin qui n'est pas facile — le chemin de la Croix.

Elle les regardait de ses yeux perspicaces, mais pleins de tendresse. Elle savait tout ce qu'ils avaient déjà donné pour montrer à l'humanité une voie à suivre : leur foyer, leur carrière, leur réputation. En tant que mari et femme, leur demanda-t-elle, menaient-ils des vies parallèles, ou avaient-ils une unité conjugale réelle grâce à la franchise réciproque et à l'obéissance à la volonté de Dieu ? Avaient-ils eux-même envers leurs enfants l'honnêteté qu'ils

attendaient d'eux? Ils lui parlèrent à cœur ouvert. Puis, agenouillés autour de son lit, ils prirent un nouvel engagement à poursuivre leur grande mission. Ce fut leur dernier adieu à Annie.

Pour ma part, cela faisait trois ans que je travaillais avec elle et avec Bill. J'étais tombée amoureuse de Bill, mais il ne m'avait jamais parlé de fiançailles. Annie avait certainement deviné mes sentiments, mais je n'osais aborder ce sujet avec elle: je me demandais ce qu'elle dirait, elle qui me connaissait si bien. En y repensant aujourd'hui, tout cela m'apparaît si clairement: elle aurait été d'accord de tout son cœur. En fait, elle a essayé de me le faire comprendre à plus d'une reprise au cours de ses tout derniers jours. Mais mon amour-propre m'empêchait de parler; je n'arrivais pas à trouver mes mots.

Il lui arrivait souvent maintenant de perdre connaissance. L'une de nous était constamment à son chevet pour lui humecter les lèvres ou lui donner à boire.

Puis sa respiration devint difficile. Bill était venu et ne la quitta pratiquement pas pendant les dernières quarante-huit heures. June et Polly Anne eurent l'idée de chanter à Annie certains de ses cantiques préférés, et aussitôt elle s'apaisa et son visage prit une expression sereine et détendue. Elles recommencèrent à chanter chaque fois qu'Annie passait par des moments pénibles, pendant les deux jours et les deux nuits suivants. Ces chants étaient la seule chose qui semblait la soulager.

C'est maintenant M<sup>me</sup> Charles Haines, de Philadelphie, qui parle des derniers moments d'Annie :

Mon mari et moi devons beaucoup à Annie. C'est elle qui nous a appris à mener ensemble le combat au lieu d'agir chacun individuellement. Quand nous l'avons vue sur son lit de mort, nous nous sommes sentis responsables de poursuivre sa lutte pour créer des foyers unis. Une des caractéristiques les plus frappantes chez Annie, c'était son acceptation totale de la volonté de Dieu, spécialement pendant les derniers jours de sa vie. Alors que tant d'entre nous aurions envie de nous retirer si nous tombions malades, Annie, elle, était au cœur de la bataille pour un monde neuf.

Si souvent, quand quelqu'un est malade et mourant, on ferme les portes et toute la maison se trouve plongée dans une atmosphère solennelle. Mais autour d'Annie, rien de tel. Les portes étaient ouvertes et nous avons tous partagé avec Bill ces moments précieux. Nous entrions dans la chambre d'Annie, lui tenions la main un moment ou faisons une prière à son chevet; les jeunes filles chantaient pour elle.

Le dernier soir, Bill fit venir Delia, la lingère, et Mary, la cuisinière. Elles restèrent quelque minutes auprès d'Annie, en lui souriant. Une des jeunes filles chanta *The Old Rugged Cross*. Bill dit: « Je suis fier du combat que tu as mené et de tout ce que tu as donné. » Annie reconnut la voix de Bill et un léger sourire flotta sur ses lèvres, bien qu'elle fût trop

faible pour parler. Bill murmura : « Maman chérie ». Annie répondit distinctement : « Je ne peux pas abandonner », faisant allusion au combat dont elle avait parlé dans son message à Frank : « Je combattrai jusqu'au bout. »

Après le cantique, Annie était un peu agitée. Bill lui dit : « Je suis là, je suis avec toi. » Annie répondit : « Oh, mon fils ! Oh, Père ! » Bill reprit : « C'est bien, maman chérie. » Puis les jeunes filles se remirent à chanter. L'effet sur Annie fut immédiat : son visage s'éclaira d'un regard que je n'oublierai jamais. Elle dit : « Oh, oh ! »

Et le lendemain matin, de bonne heure, les quelques personnes qui étaient à son chevet recueillirent dans ses dernières paroles ce qui fut, à mon avis, le secret et la passion de toute sa vie : « Oh, Seigneur, mon Sauveur — mon fils — ma mère. »

Annie ne reprit plus connaissance. Elle s'éteignit paisiblement en dormant, le dimanche 13 février à 4 h. 45.

Son médecin, la doctoresse Irène Gates, dit à son sujet : « A la fin de sa vie, elle avait triomphé de la maladie ; elle ne s'est pas laissé vaincre par la maladie et la mort. Elle a lutté pour vivre aussi longtemps que Dieu le voulait. Elle savait qu'elle s'en allait. Lorsqu'elle en arriva au stade où elle aurait eu d'insupportables souffrances, Dieu a eu compassion d'elle, comme elle n'en avait jamais douté : son cœur cessa de battre et elle s'endormit paisiblement et doucement.

« L'attitude d'Annie m'a montré la vie sous un jour entièrement nouveau. J'ai vu qu'une personne



peut changer le cours même de sa maladie et ses symptômes extérieurs si, lorsque la souffrance se rapproche, elle continue à avancer et l'accepte sans résistance — l'absorbe en quelque sorte. On sentait l'éternité toute proche. »

Le service funèbre eut lieu le 16 février 1944 en l'Eglise Saint-Luc et de l'Epiphanie, à Philadelphie. Parmi ceux qui prirent la parole à cette occasion se trouvait M. Michael Barrett, lieutenant dans l'Armée de l'Air américaine :

Annie entre dans la cohorte des saints et des héros de l'histoire, dit-il. Annie, qui a aimé l'Angleterre comme seule une femme de son milieu pouvait le faire, a donné sa vie à l'Amérique. Elle a fait plus que beaucoup d'entre nous qui vivons dans ce pays. Elle a fait ce qu'il y a de plus dur : mourir dans un pays autre que le sien.

Et Annie, qui aimait tant sa petite maison, a fait une autre chose très dure : elle a vécu chez les autres. Il y a de nombreuses années, Frank Buchman, accompagné d'un groupe d'Américains dont beaucoup sont ici aujourd'hui, est venu en Grande-Bretagne pour y déclencher la renaissance spirituelle de ce pays. Puis Annie est venue en Amérique : à elle seule, elle a remboursé la dette de l'Angleterre à l'Amérique.

Un aumônier de l'armée américaine, qui n'avait pas connu Annie, assistait au service religieux et voici ce qu'il en raconta ensuite :

« Nous nous réjouissons avec vous en ce jour de victoire pour Annie », n'est-ce pas là une étrange manière de s'adresser à un homme qui vient de perdre sa mère? Il est étrange aussi de commencer un service funèbre par une prière à la gloire de Dieu, et pourtant c'est ce qui s'est fait à l'enterrement d'Annie Jaeger. Voilà pourquoi je dirai que c'est le premier enterrement vraiment chrétien auquel j'aie jamais assisté.

A Londres, les amis d'Annie se massèrent dans la salle de l'Hôtel de Ville de Canning pour lui rendre un dernier hommage. Ils étaient un millier. Il y avait là Tod Sloan, Fred Welch, l'ancien maire adjoint d'East Ham, Peter Howard. Tous ensemble, ils envoyèrent le message suivant à Bill:

Annie vit. Ses amis de Londres et de toute la Grande-Bretagne, des villes et des campagnes, des usines et des fermes, lui rendent un dernier hommage de reconnaissance, de fierté et d'affection. Elle vit dans le cœur de tous ceux qui l'ont connue et dans la vie de tous ceux qui ont trouvé une nouvelle vie grâce à elle. Elle a donné au monde la preuve que des hommes ordinaires, animés par la force supérieure de Dieu, peuvent forger la destinée des nations.

Elle a tout donné au combat: d'abord son fils unique, puis elle-même, sa santé et sa vie. Elle savait que le privilège et le devoir de tout citoyen d'une vraie démocratie réside dans l'art de se donner. Elle appartenait à la société sans classe, à l'aristocratie de

l'esprit. Elle avait la culture et la grâce d'une reine qui fait passer en premier les besoins des autres.

Elle avait un charme qui attirait les autres non vers elle-même, mais vers Celui qu'elle servait. Son apparence fragile abritait un cœur fort et plein d'amour; sa gentillesse recelait un caractère de fer, forgé au feu de la persécution.

Message de Frank Buchman:

Elle vit. « La mort de Ses saints est précieuse aux yeux du Seigneur. » Tel est l'héritage royal d'Annie Jaeger qui, pauvre, en a enrichi plusieurs, qui, n'ayant rien, possédait toutes choses.

A toi, son vaillant fils, mon amitié et ma gratitude. Comme ta mère, aux côtés de qui tu as fait le voyage de la vie, tu t'es abreuvé aux sources de la vie éternelle.

Elle t'a dit un jour: « Je suis fière de toi, Bill. » Eh bien, je te le dis aujourd'hui moi aussi. Et tous, nous sommes fiers d'une mère qui a su laisser à son fils et à ceux qui s'engagent à sa suite un héritage céleste.

Dans un corps si frêle, un esprit si alerte  
 Sous une tête si blanche, un regard si vif  
 A un âge de doute, une vision si claire  
 Sous des cieus si sombres, un cœur si gai.  
 Dans un monde égoïste, une passion si pure  
 Au terme d'une vie, une paix si parfaite.

## UN MOT DE BILL

A la mort de ma mère, j'ai reçu plus de cinq cents lettres de personnes me disant ce que ma mère avait fait pour unir leur famille. Depuis, j'ai continué son travail aux quatre coins du monde. Maintenant, dans tous les continents, des dockers, des métallos, des mineurs, des maçons mènent en famille le combat d'Annie et appliquent le Réarmement moral à tout ce qu'ils font.

En 1967, je suis allé en Australie avec ma femme pour parler de notre travail dans le monde ouvrier à une conférence qui fut ouverte par le premier ministre, M. Harold Holt. J'ai eu de nombreux entretiens sur le Réarmement moral avec des ministres, des syndicalistes et des industriels, non seulement en Australie, mais en Nouvelle-Zélande, à Hong-Kong, à Singapour, en Inde, à Ceylan, à Chypre et au Liban. Partout le besoin était le même: sortir de l'impasse, avoir des dirigeants valables, former des hommes et des femmes qui vivent ce dont ils parlent.

■ Annie a commencé à créer ce à quoi aspirent les gens de la base — elle les a aidés à trouver un but

dans la vie et un remède à l'amertume, à l'égoïsme et à la haine dans le monde.

Dans chaque ville, dans chaque nation, il nous faut des milliers d'Annie. Par le Réarmement moral, chaque homme, chaque femme peut être le pionnier d'une étape nouvelle dans l'histoire du monde.

## EXTRAITS DES CARNETS D'ANNIE

Ce matin, je pensais aux paroles du Christ : « Vous êtes mes amis si vous faites ma volonté. » Et je sentais que le Christ s'adressait à moi. Je sais qu'Il m'a libérée de l'orgueil, de la peur, de l'anxiété et de la tension. Je voudrais tant communiquer cela aux autres. Cela s'adresse aux femmes de toutes les classes. Quelle joie ce fut lorsque Dieu se servit de moi pour changer la vie d'une femme de ménage à Stockport ! Il nous faut des foyers libres de toute tension, libres de l'amour du confort.

La nécessité la plus pressante de l'existence humaine, c'est d'être en mesure de vivre victorieusement. Cela ne veut pas dire qu'on n'a aucune tentation, ni qu'on ne commet plus d'erreurs. Mais ces erreurs ne sont pas nécessairement des péchés. Le péché découle d'une intention mauvaise. La vie victorieuse ne signifie pas une vie exemplaire dans le sens de « vie sans fautes », mais elle signifie : vie donnée — même si elle est bourrée de fautes. Mais nous nous complaisons dans les défaites, nous n'en parlons à personne et c'est ainsi que nous passons à côté de la victoire.

Le vrai chef est celui qui est le serviteur de tous.

Si souvent, nous acceptons des compromis au lieu de nous battre pour créer de nouvelles relations dans notre foyer; c'est notre orgueil qui commande, car nous croyons avoir des droits et refusons de descendre du piédestal que nous nous sommes construit.

Je relisais Jean 21, v. 18: quelle actualité! C'est si facile de répondre comme Pierre. C'est ainsi que j'ai répondu — peut-être pas exactement en ces termes, mais dans ce sens. J'étais vexée. Et la jalousie de Pierre, lorsqu'il voit Jean suivre le Christ: « Et lui, dit-il, que lui arrivera-t-il, Seigneur? » Comme cette question est humaine! La réponse que le Christ lui donne au verset 22 devrait nous inciter à faire notre examen de conscience pour voir si le Christ est chez nous le premier servi. Quant à moi, j'ai vu que si ma première loyauté va au Christ, toutes les autres loyautés rentrent dans l'ordre: le foyer, la famille, les amis, les affaires, l'église.

Saint Paul a pris peur parce qu'il avait dénoncé les fautes des autres. Il avait accusé et critiqué sans connaître les faits; il élevait ainsi un mur de haine et de ressentiment.

Dans Luc X, je lisais comment le Christ a envoyé les soixante-dix disciples avec un programme d'action, et je me demandais ce que cela veut dire d'être des disciples:

— être persévérants,

— être responsables.

Peut-on toujours compter sur moi, quoi qu'il m'en coûte?

Est-ce que tout ce que je dis sonne vrai?

J'apprends tous les jours davantage qu'une vie de victoire est une vie de foi. Cela va de pair — je ne peux avoir l'une sans l'autre. Je sais aussi que le fait de changer des vies dépend de ma qualité de vie et de ma relation avec le Christ. Dieu nous a donné, à nous les femmes, une grande responsabilité.

Les disciples trouvaient que c'était un chemin dur et pénible. Ils étaient ambitieux, jaloux les uns des autres, et se donnaient des excuses. Il est facile de dire: notre programme est de créer l'harmonie dans les foyers, l'esprit d'équipe dans l'industrie et l'unité dans le pays, mais si nous-mêmes ne mettons pas en pratique ces trois points, ce programme n'aura guère d'efficacité.

Pour chaque nation, la seule sécurité consiste à admettre ses péchés, tout comme j'ai dû, jour après jour, reconnaître mes peurs. Aucun autre pays ne peut le faire pour mon pays, personne d'autre ne peut le faire pour moi.

Pourquoi tant d'entre nous ont-ils peur de tout donner à Dieu? Nous allons jusqu'à un certain point, puis nous nous arrêtons. Je sais bien — moi aussi j'ai eu peur. Mais ensuite, mes efforts humains ayant



été absolument incapables de déloger tout mon orgueil, ma peur et mon égoïsme, j'ai abandonné le tout à Dieu, de tout mon être, en implorant Son pardon.

C'est facile de dire : « Je fais déjà tout cela. » Mais est-ce vrai ? Je sais que j'ai essayé de me battre toute seule, au lieu de laisser Dieu me venir en aide. Dans mes prières, je Lui demandais de m'aider, — mais c'était pour moi, pour ce que je désirais, — au lieu de reconnaître mon échec, de laisser les commandes à Dieu et de Le laisser me transformer.

Se donner à Dieu, ce n'est pas une chose à prendre à la légère. C'est une décision pour toute la vie. Je sais qu'il me faut être prête à tout sacrifice que Dieu pourrait me demander, si coûteux soit-il.

Nous, les femmes, avons souvent des sautes d'humeur. J'ai tendance à trop m'en faire pour notre travail, me demandant si nous progressons assez vite. La pensée m'est venue de vaincre nos mauvais caractères en les orientant vers l'amour pour Dieu et les autres. C'est la seule manière d'en avoir raison.

Ce n'est pas un chemin facile que nous avons choisi de suivre jour après jour — c'est le chemin de la Croix.

Qu'allons-nous faire pour réveiller les femmes d'âge mûr ? Quel est le remède qui agira le plus rapidement sur le monde ? Réfléchissons de façon constructive au plan de Dieu pour les femmes d'un certain âge. Montrons-leur une nouvelle manière de

vivre et le rôle qui est le nôtre pour rebâtir le monde. Toutes, elles peuvent appliquer cette nouvelle qualité de vie. Les difficultés que j'ai connues moi-même sont la peur de l'avenir, le souci, les tensions, l'orgueil, le gaspillage d'énergie. Aller au-devant des autres femmes, gagner leur confiance, leur raconter ce que nous avons découvert et les aider à voir qu'elles ont une place dans cette lutte.

Nous ne pouvons nous taire sur ce que nous avons vu et entendu. Trop d'entre nous n'ont pas encore accepté qu'il y a un prix à payer pour vivre ainsi, alors nous perdons le contact avec le Christ et passons constamment par des hauts et des bas. Le Christ savait que bien des gens le haïssaient, mais Il a supporté toute la souffrance et la douleur de la Croix afin que ce soit une démonstration pour tous les temps.

Il ne cessait de stimuler l'imagination de l'homme de la rue. L'amour véritable unit et établit des rapports nouveaux. C'est la tâche que le Christ s'était assignée — et Il l'a fait. Il a dit: « Je vous donne Ma joie et nul ne pourra vous ravir cette joie. »

Une passion profonde pour Dieu mène à une passion profonde pour autrui. C'est si facile de se détourner du plan divin pour suivre un plan humain, avec nos sympathies et nos aversions!

Il est plus aisé de propager la philosophie du Réarmement moral que de changer les gens. Nous

savons tous quel est son but, mais nous ne prenons pas les gens vraiment à cœur. Ce n'est pas seulement par de la philosophie qu'on change des pays : il leur faut du concret.

Une fois que j'ai consacré ma vie à Dieu, je ne peux pas m'arrêter là. Souvent, l'orgueil ou les pointes d'amertume qui réapparaissent encore me montrent que je dois m'abandonner chaque jour davantage. Ce n'est qu'ainsi que j'arriverai à une qualité de vie véritable. C'est d'un contact constant avec Dieu que me vient ma force.

Dieu ne commet jamais d'erreurs. C'est nous qui Le trahissons par les nombreux refus derrière lesquels nous nous cachons. Dès que nous les lâchons, notre pensée se précise et nous commençons à entrevoir le plan et le but divins.

N'ayons pas d'idées préconçues sur nous-mêmes. — Hier soir, avant de m'endormir, je savais que Dieu est réel dans ma vie et qu'Il me donne au fur et à mesure les forces nécessaires. Mais lorsque je parle avec quelqu'un, je dois mettre mon moi complètement de côté. Ainsi, un échange fructueux peut s'effectuer, qui aide aussi bien les autres que moi-même.

En lisant l'épître aux Hébreux, au chapitre XII, j'ai pensé combien j'ai encore à apprendre du sacrifice du Christ. J'aurai encore des moments durs à affronter, mais je remercie Dieu de me donner le désir de Lui obéir.

Sur la mer houleuse de la vie  
Guide-moi, Jésus, je t'en prie!  
Tu connais bas-fonds et écueils  
Que ne peut distinguer mon œil.  
Boussole et sextant viennent de Toi.  
O Sauveur Jésus, guide-moi!

Tu peux calmer les éléments  
Comme une mère, son enfant.  
Les flots les plus impétueux  
S'apaisent dès que Tu le veux.  
Des mers Tu es Souverain Roi.  
O Sauveur Jésus, guide-moi!

Quand j'approcherai du rivage  
Battu par les vagues sauvages  
Qui me séparent du repos,  
Puissé-je entendre ces doux mots  
En me mettant tout près de Toi:  
« Ne crains rien, Je te guide à Moi. »

## TABLE DES MATIÈRES

Préface de l'auteur	5
Transformation de chapeaux	7
Mon fiancé	13
Père et fils	21
Jours d'angoisse	29
Je vends le magasin	34
De porte en porte	40
Il y a de l'espoir pour tout le monde	52
Commencer par se faire des amis	61
Au foyer et à l'usine	65
Quatre Américaines à l'entraînement	68
La même avec chacun	80
L'été à l'île de Mackinac	94
De nouveau en route	98
Dernier Noël	106
Jusqu'au bout	110
Un mot de Bill	117
Extraits des carnets d'Annie	119

Autres ouvrages disponibles aux adresses ci-dessous :

### Un changement d'espérance

A la rencontre du Réarmement moral

Des témoignages, des faits réunis sous la direction de Gabriel Marcel, de l'Académie française.

Collection 10/18, Plon

Edition de poche

Fr. s. 2.80/FF. 2.55

### Refaire le monde

Nouvelle édition

Recueil complet des discours de Frank Buchman, fondateur du Réarmement moral

Trente ans de pensée et d'action

Editions de Caux

Fr. s. 9.—/FF. 10.—

### Le secret de Frank Buchman

L'écrivain anglais Peter Howard, proche collaborateur pendant vingt ans de Frank Buchman, nous révèle le secret de celui dont Le Figaro disait : « Partout, Frank Buchman, qui a parcouru la terre entière, a laissé comme un sillage créateur. »

Plon

Fr. s. 6.65/FF. 6.—

### Le chien, son os et moi

Pour les enfants de tous âges, d'après la fantaisie musicale de Peter Howard

Délicieusement illustré, ce petit livre raconte comment Mickey Bonheur échappe au pouvoir du Roi des Rats grâce aux mots magiques : s'il vous plaît, merci et pardon.

Editions de Caux

Fr. s. 3.—/FF. 5.—

Editions de Caux,

Case postale 218, 6002 Lucerne

Publications du Réarmement moral,

68 Bd Flandrin, Paris 16<sup>e</sup>.